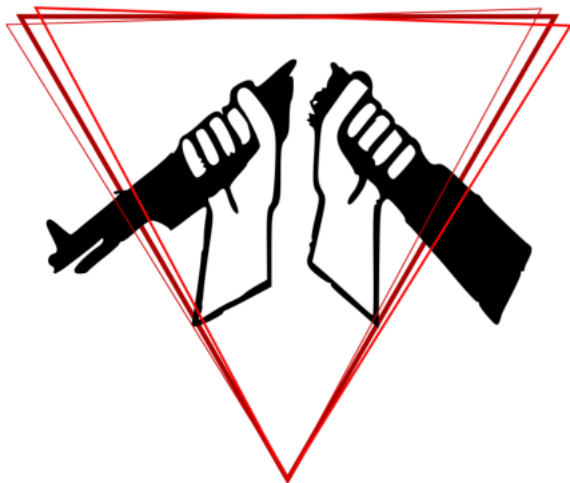


PAR SURPRISE



nouvelles démilitaires

UNE
HISTOIRE
RAPIDO
de la
GUERRE

Antiquité.



Moyen âge.



Ère contemporaine



PAR SURPRISE



Par Surprise – Collection THX – Volume 4

ISBN : 978-2-9602651-7-0 (papier)

ISBN : 978-2-9602651-8-7 (écran)

Dépôt légal D/2024/14.239/2

Copyright © 2024 petites singularités

P.S.: Rue de Wautier 121, 1020 Laeken, BE.



Le photocopillage tue le marché du livre.

Le marché du livre ? Qu'il crève !

Copyleft: cette œuvre est libre, vous pouvez la copier, la diffuser et la modifier selon les termes de la Licence Art Libre.

Libre. → <https://www.artlibre.org/>

Cette œuvre est disponible en intégralité sur :

<https://thx.zoethical.org/pub/par-surprise>

*Les mutations technologiques rendent
imminent un futur fait de meurtres
automatisés qui doit être empêché.*

— *Mary Wareham*

*Ne cessons pas de parler des
Palestiniennes !*

PAR SURPRISE

nouvelles démilitaires



Nouvelles démilitaires

Introduction.....	12
Simple avertissement.....	24
Tirage 4.....	29
De l'endroit où je me trouve.....	45
La morale anarchiste.....	54
Se battre pour exister ?.....	57
Rapport : Mission K. Dick.....	63
Vers l'anarchie.....	74
Des pertes acceptables.....	79
Les Landes libres.....	89
Un rêve prémonitoire.....	126
Bonne Balade Bimbo.....	129
L'insurrection qui revient.....	173
Liberté : un état inorganisé et sauvage.....	200
Conte du mercure et du myosotis.....	205
On tue.....	238
Corps en lutte contre frontières sanitaires....	243
La communauté terrestre.....	278
Autaires.....	280





INTRODUCTION

« Je trouve extrêmement difficile, en observant autour de moi comment les personnes se parlent, agissent envers autrui avec calme et bienveillance, d'accepter que le monde dans lequel nous vivons soit dicté par la violence et la guerre. Pourtant les faits sont là, ou peut-être, depuis la guerre du Golfe, lorsque les médias de masse ont décidé de faire de la guerre un spectacle, certains actes sont vus et imposés à la vue du plus grand nombre, comme pour insister sur le fait qu'en dehors, il n'existe plus rien qu'une relation à la guerre. Mais voilà, je regarde autour de moi et je vois un désir d'apaisement, une volonté d'être ensemble, un plaisir de partager avec l'inconnu. Alors, pour moi, il est plus simple d'imaginer l'éradication de la guerre comme une maladie incurable dont il vaut mieux étouffer tout environnement qui lui serait propice, pour

éviter l'infection, que de me résigner à accueillir son cortège mortifère. »

À y regarder d'un peu plus près on comprend vite la difficulté de l'enjeu. Tout d'abord un impensé monumental, celui de l'omniprésence. Les enjeux économiques sont majeurs, bien sûr, les guerres ont des causes géopolitiques et des enjeux associés à la maîtrise des ressources, des voies de transit, c'est une évidence lorsqu'elle est affirmée dans n'importe quelle conversation. Ce que l'on dit moins c'est l'implication multiforme d'à peu près l'ensemble de notre système économique dans la production d'armement, de matériel et d'infrastructure directement utilisés par les militaires.

Ce qui est moins souvent discuté est le simple fait que les armes proviennent bien de quelque part, et lorsque l'on commence à se pencher sur la question, on s'aperçoit bien vite

qu'elles proviennent de partout autour de nous, puisqu'à peu près toutes les entreprises majeures/multinationales ont un lien avec la chaîne d'approvisionnement de l'armée ou la recherche organisée à son profit. Ce que l'on concède également au non-dit est l'évidence que la polarisation du monde imposée par la propagande généralisée a un but à peine déguisé de maintenir une domination économique par la production toujours plus intense de violence extrême.

Aussi lorsque l'on commence à décortiquer le sujet, on s'aperçoit vite que cette situation ne date pas d'aujourd'hui et que cette manière de faire est au cœur de notre civilisation occidentale et surtout de son économie, et c'est cela qui rend le sujet tellement inextricable, sans compter la peur... Celle des représailles, mais aussi celle de se regarder en face, et celle de ne pas être

entendue. Les discours politiques et médiatiques construisent la guerre comme un spectacle lointain qui nous protégerait ici, avec tout au plus quelques interventions « pacificatrices » de l'Occident. Nous pensons, au contraire, que l'Occident impose sa domination, c'est-à-dire celle de ses entreprises qui bénéficient des guerres.

À une époque où tout annonce l'intensification de la guerre, parler de démilitarisation du monde devient un exercice aussi nécessaire que difficile. Nécessaire, car les inquiétudes viennent nourrir un sentiment d'inéluctabilité, sans fournir aucun remède crédible. Plus que l'imminence de la guerre, l'immensité des enjeux : vitaux ; écologiques ; économiques ; politiques, rend la complexité du sujet insondable. Les récents événements belliqueux, depuis l'est de l'Europe, jusqu'à la pointe de la péninsule arabe, suivant une

courbe de front passant par le Rojava et suivant la côte moyen-orientale de la Méditerranée, où le monde semble avoir jeté un sort infernal, nous laissent paralysés ; nous pensons avec raison ne pas pouvoir faire face dans notre capacité individuelle à ces forces immenses qui se déchaînent sous nos yeux.

« Démilitariser le monde » pose une première difficulté de sens. Démilitariser, c'est d'abord retirer les armées, retirer l'armement. Le faire à l'échelle du monde interroge notre capacité à modifier le cours de l'histoire. Dans le langage courant, démilitariser c'est « priver (une zone, un pays) de sa force militaire », et ceci par la force militaire. Dans ce désarmement de l'ennemi, il y a donc une imposition de la guerre : le dominant qui désarme le dominé ; « La guerre, c'est la paix. » C'est pourquoi nous revendiquons une démilitarisation mondiale et totale.

« Démilitariser le monde » pose une seconde difficulté de sens. Démilitariser, ce n'est pas pacifier le monde. Même si nous partageons avec Malatesta que « l'idée centrale de l'anarchisme est l'élimination de la violence dans la vie sociale », nous devons d'abord nous atteler à lutter contre la violence d'État avant de rêver de mondes sans aucune violence. Face aux oppressions protégeant les intérêts capitalistes, la nécessité de l'auto-défense sociale nous contraint à mettre nos idéaux non-violents de côté, jusqu'à une situation plus apaisée, c'est-à-dire la fin du capitalisme, des États-nations et de leurs frontières et donc le démantèlement de leurs armées. L'antimilitarisme est un refus et une critique de l'aspect violent et belliqueux des institutions militaires, mais c'est aussi un refus du nationalisme, du hiérarchisme et de l'autoritarisme qui les caractérisent.

S'intéresser à la militarisation entraîne la sidération, un sentiment d'écrasement sous tant de souffrances et de malheurs durables, la seule dénonciation peut nous réduire à un état d'impuissance. C'est précisément se défaire de ce sentiment d'impossibilité que nous avons choisi de travailler ce sujet par la fiction, car les récits ont ce pouvoir d'ouvrir des possibles et nous permettre d'oser l'impensé et l'impensable : un monde sans armée !

Chaque fiction de ce recueil ouvre une brèche en s'interrogeant sur les conséquences d'une hypothèse comme si elle était vraie :

Et si la guerre ailleurs se préparait ostensiblement ici ?

Et si nous ne devions pas nous battre pour exister ?

Et si la fiction devenait un outil de lutte capable d'effrayer l'État ?

Et si nous étions confronté·es à la question des armes dans nos luttes ?

Et si un type désespéré préférerait emporter le monde dans son naufrage personnel et n'ajouter qu'au désastre ?

Et si les militaires se retrouvaient à court de munitions ?

Et s'ils exprimaient une conscience de classe ?

Et si l'empire de Chronos s'effondrait ?

Et si prendre soin de nos corps individuellement et collectivement ne se faisait pas au moyen d'une autorité sanitaire ?

Et si un recueil de nouvelles pouvait participer à la démilitarisation du monde ?

Nous avons convoqué des spectres puissamment opposés à la guerre comme un fil marquant la continuité de la lutte et sa maturation. Entre les nouvelles s'invitent ces voix spectrales, nommées et datées, comme

autant de rappels de la continuité des intérêts guerriers.

Nous avons étendu le travail sur une année entière pour pouvoir réunir les quelques propositions de ce recueil. Après un premier temps de recherche et de création à Montréal, où nous avons pu continuer à expérimenter nos pratiques, sur bases de tirages aléatoires de cartes créées pour l'occasion (voir *Tirage 4*), nous nous sommes ensuite réuniz à Bruxelles. Nos textes sont le fruit de recherche et de réflexion collective sur la démilitarisation, servant de base aux spéculations individuellement écrites mais collectivement discutées, tout au long d'un processus itératif. Ce premier tome est une invitation à poursuivre la réflexion ensemble, à ouvrir ces zones impensées dont nous avons besoin pour nous renforcer collectivement, car nous ne voulons ni aller au front, ni nous cacher dans

des abris ou derrière des murailles, nous souhaitons participer à un monde que nous construisons dans la force de nos alliances.

Aussi, ce livre appelle un second tome qui complétera celui-ci et nous vous invitons à y prendre part si le sujet vous importe. Un second tome parce que nous ne pouvons pas nous suffire des présentes propositions. Démilitariser le monde par les imaginaires est une tâche tout aussi cruciale qu'ardue, surtout dans notre époque où l'oppression militarisée s'insinue dans les moindres recoins de nos vies, depuis la télévision jusqu'aux panneaux publicitaires en passant par les innovations législatives, l'école et les jeux pour enfant.

Les guerres provoquent évidemment des positionnements et des contestations, mais l'armée comme institution centrale de notre monde semble rester sous les radars des luttes contemporaines. Il semble que par le passé la

conscience populaire était plus aiguisée sur le fait que la guerre se fait toujours au profit des plus riches et au prix de la vie des plus pauvres.

Quand ils existent dans les librairies, les rayons « anti-militarisation » sont très rarement fournis, surtout si on y enlève ceux traitant seulement de la police. Nous avons peut-être oublié que l'armée comme institution est le moyen de coercition nous imposant les atrocités du colonialisme et de l'impérialisme capitaliste. C'est que la propagande militaire s'est bien infusée dans nos sociétés, elle est partout et commence à nous marteler très jeune.

Un second tome ne suffira évidemment pas, mais nous ne pouvons perdre espoir en la possibilité de démilitariser le monde. Ils nous faut toujours et encore d'autres histoires à nous raconter, pour donner des futurs et de la force à nos luttes.

SIMPLE AVERTISSEMENT

Maurice Joly (1862)

Ouverture du *Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu* (bientôt réédité aux Éditions Allia¹)

1 <https://www.editions-allia.com/fr/livre/162>

Ce livre a des traits qui peuvent s'appliquer à tous les gouvernements, mais il a un but plus précis : il personnifie en particulier un système politique qui n'a pas varié un seul jour dans ses applications, depuis la date néfaste et déjà trop lointaine, hélas ! de son intronisation. Il ne s'agit ici ni d'un libelle, ni d'un pamphlet ; le sens des peuples modernes est trop policé pour accepter des vérités violentes sur la politique contemporaine. La durée surnaturelle de certains succès est d'ailleurs faite pour corrompre l'honnêteté elle-même ; mais la conscience publique vit encore et le ciel finira bien quelque jour par se mêler de la partie qui se joue contre lui. On juge mieux de certains faits et de certains principes quand on les voit en dehors du cadre où ils se meuvent habituellement sous nos yeux ; le changement du point d'optique terrifie parfois le regard ! Ici, tout se présente

sous la forme d'une fiction ; il serait superflu d'en donner, par anticipation, la clef. Si ce livre a une portée, s'il renferme un enseignement, il faut que le lecteur le comprenne et non qu'on le lui commente. Cette lecture, d'ailleurs, ne manquera pas d'assez vives distractions ; il faut y procéder lentement toutefois, comme il convient aux écrits qui ne sont pas des choses frivoles. On ne demandera pas quelle est la main qui a tracé ces pages : une œuvre comme celle-ci est en quelque sorte impersonnelle. Elle répond à un appel de la conscience ; tout le monde l'a conçue, elle est exécutée, l'auteur s'efface, car il n'est que le rédacteur d'une pensée qui est dans le sens général, il n'est qu'un complice plus ou moins obscur de la coalition du bien.

TIRAGE 4

Agent : Les séquelles d'une expérimentation militaire sur le sommeil.

Contexte : Là-bas c'est la guerre, ici non.

Événement : 450ppm

Singe : Confronter la peur



J'ai beau essayer de la convaincre, mais y'a pas moyen : elle veut rester à Babylone. Paris m'a toujours foutu la gerbe. Même avant qu'elle soit la dernière grosse enclave capitaliste du coin, où se débat ce qui reste du « nouveau gouvernement de recentralisation » et les quelques milliardaires se terrant derrière leurs milices et leurs technologies de guerre.

J'aimerais tout de même y retourner pour voir les derniers souffles d'un monde voué à sa destruction, les derniers soubresauts d'une civilisation en décrépitude. J'aimerais voir tout

ça de mes propres yeux, mais surtout voir ma petite sœur qui a fait le choix de rester. Elle m'a fait parvenir une lettre par un ami, où elle explicite pourquoi : la peur. La peur causée par la propagande d'État, martelant la population parisienne de chiffres, d'images chocs et de *fake news* sur la situation dans le reste de l'Europe.

Pour nous, malgré la situation, c'est plutôt la belle vie. Avec une équipe d'une centaine d'autres personnes, nous défendons un petit territoire forestier et villageois, situé autour de la Sainte-Victoire. Un dernier coin qui n'est pas un désert dans la région. Mais la menace est réelle, les « forces de recentralisation » de la « Nouvelle République française » utilisent maintenant des armes létales. Mais les belligérant-es sont fatigué-es depuis longtemps. Beaucoup de milicien-nes républicain-es nous

rejoignent chaque jour, lassé-es d'une violence de moins en moins légitime.

Dans sa dernière lettre, ma sœur m'a aussi parlé de la nouvelle « campagne de redynamisation du travail ». Après de longues recherches militaires sur le bruant à gorge blanche en Amérique du Nord, les derniers États ont testé massivement les puces cérébrales d'éveil sur leurs milices. Et pour ne pas changer la logique capitaliste de l'économie de guerre, l'innovation militaire va maintenant être appliquée au civil. Les travailleur·euses de la « Nouvelle République française » seront bientôt forcé-es à un nouvel effort de guerre : ne plus dormir. 24/7 pour faire tourner le capitalisme miniature.

C'est absolument nécessaire que je trouve un moyen de convaincre ma sœurette de redescendre en Provence. J'irai la chercher moi-même si ça le faut. J'aimerais aussi qu'elle

revienne, pour voir les derniers moments du monde où nous avons grandi. Seuls quelques fragments d'Holocène perdurent à de rares endroits. Nous avons dépassé les 450 ppm depuis longtemps, et les chances d'un retour à des températures « normales » sont minces, même si le capitalisme industriel prétend ne produire quasiment plus de CO₂. Notre région n'a plus grand chose de méditerranéen. Un incendie pourrait à tout moment emporter notre forêt, et j'aimerais tellement que ma sœur face une dernière sieste à l'ombre des chênes verts.



Plus personne ne dort. Un trip au magasin tous les lundis. Un sac de pilules hors de prix et la tâche de dormir devient une marque du passé. Pourquoi je m'inquiète ? Rien ne me

force à faire pareil. Je peux aller vivre à la campagne, me faire oublier de la société et dormir autant que je le veux... C'est ce que je me fais dire à longueur de temps, comme si ces gens n'ayant jamais à se rendre vulnérables n'avaient pas plus de pouvoir que moi. Comme s'ils allaient arrêter de s'étendre lorsque je poserai mes limites. Comme si c'était possible de vivre sans avoir à lutter contre leur présence dans les médias, leur réussite éclatante partout où ils sont visibles. Sans avoir à lutter contre l'évidence que leur drogue est le seul chemin permettant d'exister dans ce monde.

En un sens ils ont raison, il me suffirait de m'isoler, aller à la campagne. Loin de la ville, loin de la responsabilité de réussir, loin de la peur de ne pas avoir un niveau suffisant pour exister. Simplement attendre ; de toute façon je ne les verrai pas atteindre les campagnes.

Cependant l'idée de devoir leur céder la planète me terrifie. Que vont-ils en faire, combien d'usines vont-ils construire avant de se rendre compte de ce qu'ils ont fait. L'idée qu'ils soient libres d'agir me glace le sang et m'empêche à mon tour de dormir la nuit. Je peux pas me résoudre à ne pas lutter. Je ne peux pas vivre dans la peur de voir leur besoin de productivité encercler les campagnes où je me serais abritée.



Cela fait des nuits que j'erre dans les rues à la recherche d'un ancrage loin du front. Paradoxalement, plus je vois les visages souriants et ceux, fermés, de passants absents, moins je parviens à m'extirper des sensations moites et sulfureuses des positions retranchées sous les grondements d'explosions et les feux

qui éclairent la nuit. Ici, ce sont les néons des enseignes, les basses des automobiles passant en coups de vent, la cohue festive devant les bars, qui habitent le quotidien. « Reposez-vous », m'avaient-ils dit, « revenez nous voir dans un mois... », avaient-ils ajouté avec un sourire narquois. À l'humidité répond une brise qui ne parvient pas à assommer mes paupières. « Cela pendra un peu de temps avant que votre rythme circadien ne revienne à la normale », m'avaient-ils prévenu. Huit heures de train plus tard, le marchand de sable n'était toujours pas passé.

Rien dans mon corps n'indique la moindre faiblesse, le moindre ralentissement de mon métabolisme. Seules les images insistantes des éclairs dans la nuit se confondent avec celles, en apparence inoffensives, de la vie nocturne d'une ville qui ne dort pas non plus. Au détour d'une rue,

alors qu'une vague frissonnante parcourt mon dos suivant le chemin de la sueur, les phares soudains d'un SUV m'éveillent tout à fait, battant mon cœur frappé d'un sursaut d'adrénaline ; ma main se crispe sur la crosse de mon fusil immatériel : ce soir non plus, je ne laisserai pas les cauchemars rattraper mon sommeil. « Un café irlandais, steuplé... » Le serveur hoche la tête, me soulageant de n'avoir pas à répondre à l'injonction dont j'ai préempté la venue : « comment ça va aujourd'hui ? ». Ça va mal, de plus en plus mal : mais qui a envie de l'entendre ?

Entre le front et la vie civile, le silence fait office de frontière : elle semble infranchissable. Ici rien ne semble prévenir que là-bas, la sueur qui coule le long des tempes et vient brûler les yeux pour se mélanger aux larmes n'est pas uniquement due à la chaleur implacable ; que la peur y règne en maîtresse impitoyable. Un

téléviseur muet annonce entre deux nouvelles sportives, montrant une courbe de croissance comme celle d'une start-up, que nous venons de dépasser 450ppm de CO₂ dans l'atmosphère : une bombe qui pourtant ne fait que détourner les regards de l'écran avec indifférence. J'allume une cigarette en regardant un écureuil gris traverser discrètement la rue. Lui non plus ne semble pas s'en affoler. Le front est là, mais personne ne s'en rend compte. Je frissonne. Peut-être la lassitude m'envahit-elle enfin ? Mes lèvres plongent dans la brûlure noire odorante de mon café alcoolisé ; derrière mes paupières gonflées de larmes, l'incendie de la chair brûlée brise mon cœur de glace. Les rires illustrent les explosions, les chuchotements le crépitement des chairs. « Vous reprendrez quelque chose ? »



Dans un univers cyberpunk, les drogues qui ont été utilisées pendant des années pour transformer des humains en chiens de garde, notamment par le manque de sommeil, sont rétro-ingénierées.

Jack, assis au fond de son labo, reçoit la visite de Kohl qui aimerait un antidote lui permettant de reprendre contact avec son cycle de rêves.

Kohl : Je suis habitée par les horreurs de la guerre, mon corps et mon esprit sont détruits ! Je n'y retournerai plus. Ici nous sommes à l'abri, nous pouvons ré-imaginer le monde, nous ne prenons pas part à ces guerres menées par l'empire au-delà des mers, nous pouvons réinventer le monde, je souhaiterais réapprendre la vie, participer à ces rituels de partage où nos communautés recréent une culture vivante. Pour cela il faut que je retrouve un accès à mon imaginaire, que je puisse voir à

nouveau avec mon cœur, que je sente mes traumas et matérialise leurs fantômes pour bâtir sur leurs cendres.

Jack : Où étais-tu ? Depuis combien de temps n'as-tu pas vu une image, entendu un son qui t'appartienne ?

Kohl : J'étais messagère volante, je transportais des informations dans les limbes de mon cerveau, à l'insu de tous je relayais les imaginaires des personnes vivant au-delà des lignes de front, pour que l'on puisse approprier leurs espaces mentaux dans la propagande officielle. Je me suis approchée de tous, j'ai communiqué avec tous les espaces de décision.

Jack : Tu es habitée par tous et toutes et ta persona est une archive précieuse, allons voir Jomane et réfléchissons ensemble comment faire.

Jomane : Dans notre ville chaque communauté travaille ses imaginaires pour

accéder à des mythologies partagées, nous formons des archipels imaginaires que nous cartographions dans l'éphémère pour soutenir la vie. L'important ce n'est pas de préserver ou de documenter, nous n'avons pas ce temps, tout va trop vite, nous restons dans l'éphémère, l'instant présent, l'image se crée lorsque nous avons déposé parmi le groupe les fantômes qui nous habitent.

Cet archipel est aussi matériel, puisque nous sommes insulaires, isolés au beau milieu de l'Atlantique sud, mais aujourd'hui, alors que nous passons le seuil fatidique des 450 ppm de CO₂ dans l'atmosphère, nous savons que cet archipel est voué à la chute et nous envoyons une équipe vers les continents dont nous n'avons pas eu de nouvelles depuis longtemps déjà.

Kohl : Vous savez cet archipel est unique. Cependant partout des bribes de culture

survivent enfouies dans les ruines et les cœurs des personnes, nous pouvons communiquer avec cette multiplicité d'espaces.

**DE L'ENDROIT OÙ JE ME
TROUVE**

Hier nous marchions au dessus de Larrau, nous étions vraiment joyeuses, après 700m de dénivelé nous arrivions à Port Larrau, la vue était ouverte sur toute la vallée les camaïeux de vert tirant au gris sur les sommets, les rochers que l'on personnifie, aiguilles, loup, sorcière, des maisons dispersées pour éviter l'ombre et profiter des derniers soleils d'automne, le village plus bas... Quelle Joie ! Le ciel dans un grand horizon de bleu, avec quelques moutons nuageux de ci et là. À l'endroit où nous étions il y a un point d'eau, qu'elle était fraîche, désaltérante, nous en avons profité en compagnie des brebis, de nombreux troupeaux s'y réunissent habituellement ; Ada proche, avec nous, en laisse pour s'assurer de son calme devant les bêtes, ce qui nous valu un mot gentil du berger qui apprécie que l'on l'accompagne dans le soin, et une petite conversation, que je garde encore au bout des lèvres, moment

précieux, il nous a expliqué la sensibilité des brebis qui partagent sa vie quotidienne, combien une simulation trop vive, un chien inconnu et non familiarisé, ou un humain qui viendrait au milieu du troupeau le séparant en deux groupes pour prendre une photo lui demanderaient un travail supplémentaire pour regrouper son monde en sécurité. Il est le garant de leur survie grégaire, et il nous a raconté son attachement à chacune d'entre elles, le nom d'une brebis lui échappe,

— Elle c'est la plus têtue, elle suit toujours un autre chemin. Celles-ci, ne les approchez pas avec la chienne, s'il vous plaît je les ai regroupées ici, à l'écart, elles sont blessées, il ne faut pas qu'elles se déplacent trop.

Comme toujours en montagne et parfois ailleurs ces instants fugaces répondent aujourd'hui à ceux qui ont été partagés par l'humanité tout au long de notre histoire, des

échanges d'expérience de terrain et de vécus, qui appuient notre savoir sur des rapports sensibles au monde.

— Tiens, tout à l'heure nous avons croisé une brebis isolée, là haut sur la crête, elle avait une marque verte.

— Ah oui, merci, c'est celle de Peyo, je l'appelle, il faut qu'il aille la chercher avant la nuit.

Finalement nous reprenons la route, rapides, humains, contents lorsque tout-à-coup un énorme BOOM nous arrête. Mais pas simplement le bruit d'un choc, pas un coup de tonnerre soudain... Un truc indescriptible qui a fissuré l'air j'ai eu le réflexe de me rapprocher du sol instinctivement. Qu'est-ce donc ? La montagne ne peut pas s'écrouler comme ça ! elle est là depuis des millions d'années ! Pas le temps de vraiment formuler cette pensée qui semble pourtant la seule logique, lorsque nous

voyons dans le ciel trois avions en train de faire des figures, au bas de la vallée, nous nous bouchons les oreilles, protégeons celles de la chienne comme nous pouvons, nous cherchons un abri du regard pour nous protéger pour les cas où ils échapperaient une de leurs bombes, nous pensons immédiatement aux troupeaux, ils ont du se disperser de peur. Le temps est comme dilaté, ces quelques cinq secondes ont paru des minutes face au sentiment d'impuissance et à la menace. Et aussitôt apparus voici les avions disparus. Nous sommes encore chancelants, notre pensée vacille, il paraît qu'on les appelle Mirages, je comprends maintenant le sens de ce terme, ou avions de chasse, c'est pour chasser quoi au juste ?

Soudain je me rappelle une conversation avec une amie qui m'expliquait qu'« il y avait un projet de faire un grand parc d'éoliennes dans la vallée, mais les militaires s'y sont

opposés, ils ont dit : C'est notre terrain d'entraînement ici, ça ressemble à l'Afghanistan, vous ne pouvez pas y toucher. »

Des images me traversent, celle des troupeaux cousins en Afghanistan, en Syrie, des villages qui ont été attaqués. Comment dire lorsqu'un Mirage apparaît dans le ciel on se plaque se réduit, le temps n'existe plus, on est que l'instant, c'est la fin, et puis plus rien, on constate les dégâts, on répare ce que l'on peut de notre humanité, de nos ancrages relationnels avec ces montagnes. Là haut dans leur cockpits ou dans leur salle de commande, au bout de leur joystick qui commande un drone, ils n'en savent rien comme dans un jeu vidéo ils sont détachés de tout et rentreront dîner dans leur famille, leur mess ou leur solitude ce soir.

De l'endroit où je me trouve on s'aperçoit vite que tout n'est pas exactement comme

partout ailleurs. La montagne est magnifique et encore préservée, les cultures humaines aussi, les Paysans et les Bergers accueillent les citadins chaque été pour leur transmettre un peu de leur culture montagnarde millénaire, l'océan proche porte encore quelques pêcheur.euse.s artisanal.e.s tout ceci est précieux aux yeux de tous, et cache une autre vérité ; nous sommes voisins du premier site de production industrielle de ~~France~~ Thales SAS où l'on fabrique l'électronique de nos systèmes de défense, mais on trouve aussi proche de chez nous Alstom qui est plutôt du côté de la construction ferroviaire mais a également des activités dans le domaine de la défense, ici on ne parle jamais d'attaque... D'ailleurs un petit peu plus loin on trouve les fabricants d'armes, ah non pardon... de systèmes de propulsion Roxel qui d'ailleurs communique par le biais de son site web de leur charte d'éthique :

« Roxel, leader de la propulsion tactique, fournit des produits destinés à la défense de la paix et à la sécurité nationale et internationale. »

Des discours bien apeurants le coût de la paix semble se comptabiliser pour eux en nombre de morts, ils sont sans doute peu concernés car il y a peu de chances qu'eux-mêmes se retrouvent sous leurs propres obus. Ah, j'oubliais la grande fierté des Pyrénées-Atlantiques, son industrie aéronautique : Dassault est omniprésent. La région est également le lieu de naissance à Pau de cette firme française dont on connaît les exploits anti-éthiques : Total. Ces noms ne sont pourtant pas sur toutes les lèvres, au contraire on en parle peu, il y a comme un entre-soi des personnes qui y travaillent pour de bons salaires, et d'autres pour des salaires médiocres.

LA MORALE ANARCHISTE

Pyotr Alexeyevich Kropotkin (1889)

La morale anarchiste de Kropotkin reste un classique de la littérature anarchiste. En voici les mots de clôture.

Sois fort, au contraire. Et une fois que tu auras vu une iniquité et que tu l'auras comprise, — une iniquité dans la vie, un mensonge dans, la science, ou une souffrance imposée par un autre — révolte-toi contre l'iniquité, le mensonge et l'injustice. Lutte ! La lutte c'est la vie d'autant plus intense que la lutte sera plus vive. Et alors tu auras vécu, et pour quelques heures de cette vie tu ne donneras pas des années de végétation dans la pourriture du marais.

Lutte pour permettre à tous de vivre de cette vie riche et débordante, et sois sûr que tu retrouveras dans cette lutte des joies si grandes que tu n'en trouverais pas de pareilles dans aucune autre activité. C'est tout ce que peut te dire la science de la morale. À toi de choisir.

SE BATTRE POUR EXISTER ?

« Il ne faut pas se battre pour exister » je lis dans ma télé, un slogan tagué lors du pillage d'un camp militaire. Slogan qui a pu arriver à un tel endroit suite à des mois de préparation, une attaque éclair par une équipe d'élite capable de neutraliser les systèmes de défense de la base. Cela m'a fait me demander si cela pouvait être ironique.

« Il faut se battre pour exister », j'entends dans ma télé, slogan utilisé lors du discours du politicien en vogue. Il répond au tag de la veille. Cherche à prouver que si nous avions perdu les ressources militaires présentes dans cette base les conséquences auraient été notre mort à tous, « sous le feu de nos ennemis. » Cela glace le sang, l'idée que nous pouvons nous faire attaquer et tuer par nos voisins, simplement parce que nous sommes faibles et qu'ils sont aveuglés par la haine.

« Pourquoi se battre pour exister ? », me dit mon voisin. Depuis vingt ans il a arrêté de se battre, lorsque qu'une menace approche à l'horizon il part s'occuper de son jardin une semaine, un mois, le temps nécessaire à ce qu'elle passe. Il n'a pas fait refaire sa carte d'identité depuis une décennie. Il n'a pas suivi le moindre processus administratif de la décennie d'ailleurs. Son jardin offre bien assez de travail comme ça. Il « passe tellement de temps à lutter contre les mauvaises herbes » qu'il reste coincé dans ses paradoxes.

« Nous ne nous battons pas pour exister », lis-je dans un article donnant la parole à une communauté occupant les bâtiments d'une zone abandonnée depuis une décennie, un ancien terrain militaire. À moins qu'une découverte rende la mousse et le béton craquelé la ressource du prochain siècle

personne ne viendra même se demander ce qu'il est arrivé à ce lieu.

« Il va falloir se battre pour exister », me crie ma télé. Un raid aérien du pays voisin a frappé les centrales électriques du pays. D'ici quelques heures il n'y aura plus la moindre électricité, une purge s'annonce, rien ne va retenir mes voisins de me sauter à la gorge d'autant plus que la police sera occupée ailleurs. Il va falloir attendre que cela passe, à l'abri...

Le voisinage est en fête. Contrairement à ce que je craignais, à ce que rabâchait la télé, l'absence de police semble avoir ravivé les solidarités. Des reportages indépendants ont prouvé qu'aucun avion n'avait survolé les centrales, elle n'ont pas plus de traces d'explosions. Le manque d'électricité serait dû à une simple mise à jour logicielle qui aurait mal tourné, cela va quand même prendre

quelque jours pour revenir à la normale. *La normale...* Je regarde mes voisins danser dans la rue, à les voir la normalité semble bien peu enviable : tous semblent apprécier le chaos. Je n'ose pas les rejoindre, je ne sais pas comment je me battrais si ça tournait mal là-bas, ça m'inquiète. L'idée d'être au front me glace le sang. Personne ne sait quand l'électricité sera de retour. Les voisins n'ont pas l'air de partager cette peur.

RAPPORT : MISSION K. DICK

Synthèse du Rapport n°2 de la mission « K. Dick » d'infiltration au sein des milieux d'activismes en fiction spéculative.

Monsieur le Directeur Général de la Sécurité Intérieure Nicolas Larner,

Monsieur le Commissaire divisionnaire, Chef du Service interministériel d'assistance technique, Fabien Langue,

Comme indiqué dans le rapport n°1, ma réputation forgée lors des précédentes pénétrations des milieux d'ultra-gauche, notamment au sein de plusieurs ZAD et squats européens, me permet de garder l'opération sous couverture. Je maîtrise à présent parfaitement les codes sociaux de ces mouvances, et ma supposée vie de néo-nomade légitime à leurs yeux mes fréquentes absences

et déplacements entre les différentes zones d'infiltration.

Contrairement aux craintes du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, les différents groupes d'écriture observés dans le milieu universitaire ne semblent représenter aucune menace directe. Leur prosélytisme est indéniable, mais les idéaux développés dans leurs récits restent à l'état de fiction et sont peu radicaux dans leurs revendications. Il n'y a actuellement aucune preuve d'une quelconque organisation pour de potentiels passages à l'action concrétisant leurs spéculations. C'est pour ces présentes raisons que je vous demande l'autorisation de me retirer de ces collectifs, et ainsi me concentrer sur d'autres, qui me paraissent bien plus mettre en danger les valeurs et les institutions de la République.

Parmi les différents groupuscules radicaux infiltrés, plusieurs se basent sur des pratiques fictionnelles et spéculatives pour organiser leurs luttes. De nombreux récits développés proposent des modèles sociétaux portant atteinte à l'intégrité de l'État-nation français, ainsi que des projections d'activités illégales pour les atteindre. Chacune de nos institutions – de la justice à la police, en passant par le gouvernement, l'économie, l'école ou la prison – s'y voit abrogée et démantelée pour être reconstruite sur des bases libertaires. Certains groupuscules choisissent de spéculer pour s'organiser sur des luttes plus localisées et avec des anticipations à plus court terme. Dans ces derniers cas, les efforts spéculatifs sont concentrés sur les stratégies militantes et les moyens mobilisés – occupation illégale, sabotages, et

autres actions directes – plus que sur la spéculation d'une autre société.

L'information la plus cruciale et inquiétante interceptée à ce jour est la naissance d'un réseau inter-collectifs et international, organisé autour de l'activisme par la fiction spéculative. Parmi les différentes activités de ce réseau organisé, le détournement des travaux de la *Red Team Defense* a particulièrement retenu mon attention.

Ce programme classifié de l'Agence de l'Innovation de Défense vise à mettre en relation des auteurs, dessinateurs et scénaristes de science-fiction, avec des experts scientifiques et militaires, pour imaginer les menaces futures visant la France ou ses intérêts. Elle doit notamment permettre

d'anticiper les aspects technologiques², économiques, sociétaux et environnementaux qui pourraient engendrer des potentiels conflits à l'horizon 2030-2060. Parmi les scénarios imaginés, certains sont classés Secret Défense alors que six autres ont été rendus publics, dont celui appelé P-Nation. Ce dernier spéculé sur un monde où dès 2030, des réfugiés climatiques, poussés par la désertification et la montée des eaux et refoulés par les États-nations, s'organisent aux côtés d'individus anti-autoritaires se révoltant contre les sociétés de contrôle et la généralisation du puçage électronique sous-cutané. Cette coalition apatriote évolue en mer grâce à des habitations flottantes, pour former la première nation post-territoriale basée sur

2 Les plans du futur porte-avions nucléaire français ont été modifiés l'année dernière grâce aux travaux de la *Red Team Defense*.

des idéaux libertaires. Cette nation pirate use du terrorisme pour attaquer les intérêts de la France. Sous des prétextes anti-coloniaux et pour peser dans les relations internationales, ces pirates terroristes font exploser une fusée, décollant depuis la Guyane française, et ayant pour but la construction d'un ascenseur spatial pour l'exploitation des ressources minières des astéroïdes et faciliter les voyages dans l'espace. Un conflit armé éclate entre la P-Nation et la France, pour que celle-ci récupère la Guyane occupée par les forces ennemies. En 2040-2050 la P-Nation regroupe plus de 100 millions d'individus, et elle utilise la cyberpiraterie pour attaquer les flux internationaux. En 2064 les pirates de l'immense cité flottante de Lagos-sur-mer attaquent un chimiquier anglais dans la Manche, causant une nouvelle guerre entre la nation pirate et les forces alliées. Un des auteurs de la *Red Team Defense* a récemment

confié à la presse que ce scénario a particulièrement inquiété les États-majors. C'est aussi ce dernier qui a particulièrement stimulé le réseau d'activisme en fiction spéculative. Ces terroristes de la fiction se sont mis à détourner et développer ce scénario pour servir leurs intérêts, et donc desservir les nôtres. Ils ont publié des éditions pirates d'une centaine de pages, sous forme d'un recueil traduit dans plusieurs langues, dont de nombreuses proviennent de pays d'où sont originaires la majorité des migrants rentrant sur le sol français.

Je ne connais pas le nombre d'exemplaires imprimés, mais l'ouvrage circule dans d'innombrables lieux d'ultra-gauche, ainsi que ceux accueillant des migrants. Prisé dans les réseaux *No Border* et dans les collectifs de sans-papiers proches de ces groupuscules radicaux, l'idée d'une coalition entre des anti-

autoritaires et des réfugiés agissant contre la République semble faire des émules. Je retiens toute votre attention sur les risques engendrés par la politisation de réfugiés radicalisés par cet ouvrage. Si les millions de migrants sur le sol européen venaient à rejoindre la poignée d'individus agissante dans ces groupuscules, la situation serait totalement hors de contrôle. Si les sans-papiers se mettent à rejeter les États-nations et ne veulent plus de papiers européens, nous perdons notre moyen de pression et donc le rapport de force. Le caractère auto-réalisateur du récit de la P-nation nous échappe totalement.

De plus, lors de la dernière assemblée générale regroupant divers individus du réseau d'activisme en fiction spéculative, un groupe de travail constitué de cyberpirates a été formé, dans le but de *hacker* les ordinateurs des auteurs de la *Red Team Defense*. Cette action

sera menée sans écarter la possibilité de s'attaquer au dossier confidentiel de l'Agence de l'Innovation de Défense si besoin est, dans le but d'intercepter les scénarios confidentiels, ainsi que les informations classées Secret Défense parmi les scénarios rendus publics, dont celui de la P-Nation.

Je vous prie de communiquer mes inquiétudes aux plus hautes autorités compétentes.

VERS L'ANARCHIE

Errico Malatesta (1899)

Si nous voulions substituer un gouvernement pour un autre, qui impose ses désirs aux autres, on n'aurait qu'à combiner les forces matérielles dont on a besoin pour résister aux oppresseurs actuels et nous mettre ensuite à leur place.

Mais nous ne voulons pas cela ; nous voulons l'anarchie qui est une société fondée sur l'accord libre et volontaire, une société dans laquelle personne ne peut forcer ses désirs sur les autres et où chacun peut faire comme bon lui semble et réunir ensemble toute la volonté libre pour le bien-être de la communauté. **À cause de cela, l'anarchie ne connaîtra pas un triomphe universel et définitif tant que les Hommes ne voudront pas seulement ne plus être commandés mais aussi ne voudrons plus commander ; l'anarchie ne viendra pas à moins qu'ils comprennent les avantages de la solidarité et ne saurons pas comment organiser un plan de vie**

sociale au sein duquel il n'y aura plus aucune trace de violence, de coercition et d'imposition de quoi que ce soit.

Alors que la conscience, la détermination et la capacité des hommes se développent continuellement et trouve des moyens d'expression dans la modification graduelle du nouvel environnement et dans la réalisation des désirs en proportion de leur être formé, ainsi en est-il de l'anarchie. L'anarchie ne peut venir que petit à petit, doucement mais sûrement, croissante en intensité et en extension.

Ainsi le sujet n'est pas peut-on arriver à l'anarchie aujourd'hui, demain ou dans dix siècles, mais que nous marchions vers l'anarchie aujourd'hui, demain et toujours. L'anarchie est l'abolition de l'exploitation et de l'oppression de l'Homme par l'Homme, c'est-à-dire l'abolition de la propriété privée et du

gouvernement ; l'anarchie c'est la destruction de la misère, des superstitions, de la haine. **Donc, tout coup porté contre les institutions de la propriété privée et le gouvernement, toute exaltation de la conscience humaine, tout dérangement des conditions présentes, tout mensonge démasqué, toute augmentation de l'esprit de solidarité et d'initiative, sont des pas supplémentaires vers la réalisation de l'anarchie.**

DES PERTES ACCEPTABLES

La lutte des travailleurs est mondiale. [...] [L]orsque les travailleurs du monde s'en rendront compte, et réaliseront qu'il faut s'unir pour assurer le changement, alors nous vivrons dans un monde meilleur, y compris pour le peuple Palestinien. La puissance des travailleurs, la puissance économique, est un pouvoir réel — c'est plus puissant que ces bombes larguées par Israël.

— Trent Willis³

Cassandre semblait regarder l'écran mais derrière ses verres embués de lunettes ses yeux se perdaient sur le naufrage de sa vie. Toutes les sept secondes, parfois précipitées, son

3 Trent Willis, président du local 10 du syndicat des entrepôts internationaux de la côte longue (ILWU Local 10), lors de la grève des dockers 'Bloque le bateau' à Oakland, été 2021, cité dans ASR #83 (Anarcho Syndicalist Review). Traduction par l'auteur.

mobile vibrait dans la poche de son pantalon sous le bureau de polymère grisâtre et granuleux, éclairé seulement par une de ces petites lampes impersonnelles dont toute la salle luisait, tenant en échec l'obscurité ; elles laissaient toutefois aux écrans synoptiques des flux de navires entrant et sortant du port la primauté de l'attention. Son voisin lança à Cassandre un regard sombre qui l'intima à traverser la salle de contrôle des opérations portuaires pour rejoindre le refuge des toilettes. Ses collègues s'affairaient à gérer le flux incessant et grossissant comme une marée d'automne des vaisseaux de quatre-cent mètres et plus de vingt-mille EVP. Les navires apportaient tous les bienfaits des mondes lointains aux populations oubliées de l'ampleur de leur ballet, médusées qu'elles étaient par la fascinante danse d'exotiques créatures marines, filmées à grands frais, dont

les reportages apaisants décoraient l'omniprésence des écrans de contrôle social. Malgré les mensonges et les silences du gouvernement et de ses chiens de garde, les syndicats de dockers soutenaient depuis une semaine une grève des livraisons d'armes à destination d'Israël où l'extrême droite sioniste au pouvoir poursuivait une destruction systématique de la Bande de Gaza, transformant de fait la plus grande prison à ciel ouvert en un cimetière géant. Outre le malaise que provoquait chez Cassandra le rappel de ces atrocités, c'est la grève de ses collègues des docks qui l'ennuyait le plus. Sa femme lui reprochait encore son retard, il l'appela : « — mais, chérie, avec toutes ces grèves, il y a tellement de trafic... — Change de métier, rentre *du port* ! Adieu. » Et elle avait raccroché. Depuis sa courte pause dans les toilettes où il avait chuchoté dans l'appareil

pour justifier son retard, une fois de trop, sa femme l'avait quitté.

Cassandre se réduisit à son index cliquant frénétiquement sous son poignet figé. Il ne voyait plus, des écrans de procédure des routes maritimes d'entrée au port, que des taches de couleurs primaires se succédant pour assigner un chenal aux lourds vaisseaux gorgés des douleurs de l'impitoyable exploitation des peuples et de leurs habitats ; certains, selon les syndicats des dockers en grève, n'apportaient pas seulement des produits exotiques ou à bas prix, mais étaient chargés d'armes à destination du Moyen-Orient, pour satisfaire les délires paranoïaques de génocidaires, comme si ajouter de la poudre dans l'incendie pouvait contribuer à l'éteindre. Mais ceux-là, assuraient les dockers malgré un essoufflement certain de leur mouvement et une répression grandissante, ne sortiraient pas du port.

Soudain le vert de la route 2 parut bien trop joyeux à Cassandre. Son poignet claqua pour se figer dans une position proche qui plaça le curseur sur le brun de la route 3 encombrée. Une éternité passa. Son index cliquait chaque monstre de plus de 200 000 tonnes sur cette même route, créant une congestion telle que les opérateurs hurlaient sur fond d'alarme. La salle résonnait et vibrait au rythme affolant des sirènes.

« — Et... Avez-vous jamais navigué sur un navire qui a sombré ? »

Cassandre fit une pause en repensant aux dizaines de navires qui s'emboîtaient dans les couloirs du port en formant un élégant serpentín autour duquel écumaient comme des baleines émergeant de leur plongée des centaines de conteneurs à la renverse ; bientôt

les vagues et les tangages s'aggravèrent en collisions et naufrages qui eurent raison de la procession des porte-conteneurs. Ils gisaient alors entre des tas incongrus de parallélépipèdes de vingt pieds : le port semblait à marée basse avec tous ces navires échoués, leurs cargaisons coulées et flottantes...

« Monsieur Cassandre ? » Celui-ci regarda le visage de cire de son interlocuteur affichant un sourire dénué de sentiment.

Le premier ministre avait exigé la démission du ministre des transports qui limogea le capitaine du port, mais fut réintégré après qu'on eut établi la responsabilité de Cassandre ; les dockers en firent un héros si bien que malgré l'ampleur des dégâts, le gouvernement dut se résigner à fermer les yeux, on négocia un départ honorable et

discret, promettant le silence sur l'affaire qui avait ruiné le port et écroulé la logistique ouest-européenne de livraison d'armement pour longtemps.

« — Non, jamais monsieur, je n'ai jamais sombré.

— Parfait ! Voici donc le contrat, je vous le laisse lire et vous pouvez signer ici, et... là. Bienvenue à bord de la plus importante compagnie maritime du monde, monsieur Cassandre, son assureur ! » Son nouveau directeur se leva de son fauteuil et contourna le large bureau pour venir lui serrer la main avec franchise et enthousiasme. Soudain une pensée contradictoire sembla lui traverser l'esprit, effaçant son sourire. « Vous savez », reprit-il d'une voix hésitante, « après, euh... » Il s'interrompt une seconde. « Le paysage mondial des risques évolue rapidement et nos

clients opèrent dans un monde complexe et en pleine mutation. Tout comme il existe un marché pour les créances douteuses, il existe un marché pour les navires immobilisés, les ports en crise, les mers minées. » Cassandre pencha la tête sur le côté, l'autre poursuivit : « Nous partageons la fibre aventureuse, un appétit féroce du risque. Soyez-en assuré ! »

Avec son nouveau salaire il pourrait payer la pension de son ex-femme, assurer aux enfants un environnement stable et confortable, et voyager deux fois l'an à Londres ou dans un paradis fiscal pour épancher ses désirs d'homme libre, dont le privilège était de servir les destructeurs de ce monde et d'en n'être pas inquiet. Sa vie ne tenait qu'à un fil, mais il avait appris à répondre à la question : « *quelles sont nos pertes ?* » par un lapidaire « — acceptables. »

LES LANDES LIBRES

À perte de vue, l'immensité de l'océan s'échoue sur les dunes et l'embrun, texture la lumière du coucher de soleil. L'odeur du sable et de la marée n'ont pas la même douceur. Cet endroit à cet instant, c'est exactement l'image mentale où je me projette pour me calmer. Pourtant l'anxiété est trop forte pour que je ressente un quelconque apaisement. Ce crucial *ici et maintenant* qui pourrait être un tournant pour la libération de la zone. Cette nuit c'est le démantèlement coordonné du centre d'essais de lancement de missiles et du 17^e régiment d'artillerie de l'État français, ou en tout cas ce qu'il en reste. Un grand nombre de militaires a dû être mobilisé sur Paris, où l'insurrection reste inarrêtable, ce qui a rendu déserte la majorité des bases de l'armée. Dans les Landes, plusieurs zones libérées se sont associées pour mener l'action. Nous sommes divisées en sept équipes venant de zones différentes.

Malgré nos différends, nous avons réussi à nous coordonner ensemble tout en gardant nos particularités organisationnelles. Notre équipe est composée d'habitantes de la ZAD de l'Étang de Biscarrosse : la ZEB. Et je me serais bien passée de nos particularités organisationnelles. Quand je repense au discours de l'autre qui parle comme une cheffe...

« Ça fait plus de sept ans que nous défendons cette zone, que nous l'habitons, que nous y expérimentons de nouvelles manières de vivre et de s'organiser et que nous résistons contre l'oppression. Les territoires libérés sont de plus en plus nombreux. Les États-nations en guerre pour la recentralisation de plus en plus fragiles. Notre communauté refuse de justifier les moyens par les fins. Ainsi nous avons toujours été dans une recherche d'horizontalité, pour ne pas reproduire les

oppressions contre lesquelles nous luttons. Moi la première, j'ai toujours résisté contre toute tentation de verticalité dans nos organisations sous prétexte d'efficacité. Vous le savez toutes, j'ai toujours été la première à en dénoncer les dérives. Mais aujourd'hui, je vous demande de reconsidérer la nomination de « meneuse d'équipe » pendant des actions à haut risque et à grande responsabilité. Je vous demande de reconsidérer cette proposition à la lumière de l'échec de Biscarosse. Si nous avions pris une décision plus rapidement, nous n'aurions pas cédé la ville. Les méandres de nos processus décisionnels nous ont fait perdre un temps que nous n'avions pas et causé la mort de plusieurs d'entre nous. Je vous demande de reconsidérer cette proposition à la lumière de l'anthropologie. Lors de moments extrêmes, de nombreuses sociétés sans chefs érigent des structures pyramidales pour y faire face, puis

reviennent à l'horizontalité lors du retour de la paix et de la stabilité. Nous sommes en guerre, nous devons prendre nos responsabilités »

Ce discours bancal avait étrangement convaincu tout le monde. J'eus beau rétorquer qu'elle n'y connaissait que dalle en anthropologie et que l'échec de Biscarrosse n'était en rien causé par notre recherche d'horizontalité. Mais je fus tout de même élue à une élection sans candidat·e malgré mon jeune âge. J'ai évidemment refusé, mais les ancien·nes finirent par me forcer à respecter cette décision prise par consentement de l'entièreté du collectif. En cas d'imprévu lors de la prochaine grosse action, je suis sensée donner des ordres...

La voix rauque et familière d'Ormeau me rappelle à la situation.

« Plus que sept minutes avant le top. Tout le monde est OK ? On refait encore une fois le plan ensemble ? »

Le plan n'est pas d'une complexité extraordinaire, mais plein d'incertitudes. Sept équipes prenant simultanément en tenaille une base « peut-être » vide. Si la présence des militaires sur place a été sous-estimée, notre plan B est peu enviable. Nous sommes peu armées, voire pas du tout selon des critères militaires, alors qu'elleux ressemblent à des robots tueurs sortants tout droit d'une technodystopie.

— « GO ! »

Phénomène d'une extrême rareté, coïncidence de bon augure, le rayon vert nous donne un second signal de départ.

D'un geste précis Chardon s'occupe d'un premier grillage avec un coupe-boulon miniature. D'une main elle maîtrise l'outil

parfaitement et replie habilement le métal de son moignon, mauvais souvenir de la violence d'État. Un début d'ouverture et Oyat s'engouffre pour déposer une grande couverture orange sur le rouleau de barbelés à moitié enseveli par le sable. À la file, silencieuses comme des renardes, nous nous engouffrons dans l'interstice. L'anxiété se transforme en adrénaline. Nous sommes une meute portée pas nos alliées : La lune éclairant le chemin et le vent sur le sable calfeutrant notre présence. Un premier bâtiment en vue. Un second. Une lumière. Puis du mouvement. Une silhouette s'agite. Patelle qui vient de se jeter derrière une petite dune, nous crie, tout en cherchant à être discrète :

« On s'est fait cramer ! Houle qu'est-ce qu'on fait ? On devrait peut-être suivre la dune pour contourner par la droite et arriver par derrière. »

Et ça commence... Sans répondre à la requête, je rejoins le mouvement collectif caché par la dune. Nous sommes maintenant tout proches de la lumière. La silhouette a resurgi et elle agite un drapeau blanc.

« Je vous jure, je suis un repris de justice. J'ai pas du tout la fibre militaire. Ils m'ont forcé à m'enrôler, j'étais en train de crever en prison ! J'avais pas d'autre choix ! J'suis totalement prêt à collaborer ! »

— On devrait l'attacher.

— Tu sais ce qui est en train de se passer ? Tu sais qui nous sommes ?

— On avait dit qu'on devait attacher les militaires capturés.

— Y a pas de problème, attachez-moi. J'vous ai dit, j'me rends, j'suis avec vous ! Tout le régiment est parti dans les grandes villes. C'est le gros bordel là-bas ! Surtout que le régiment en ce moment il a pas fière allure.

Plus de la moitié des troupes ont déserté ! Y a aucun sens à ce qu'on fait en ce moment et tout le monde s'en est rendu compte !

— Vous êtes combien sur la base ? Et pourquoi tes supérieurs auraient laissé un militaire si peu besogneux, seul pour garder l'coin ?

— J'veus ai dit, c'est le bordel. On est plus que sept sur la base, des shlags enrôlés de force comme moi et deux gars qui bossent pour un gros fabricant d'armes, j'sais même pas ce qu'ils foutent exactement ici. Tous les militaires encore en fonction et assez tarés pour buter des civils ont été mobilisés, y a plus personne dispo' pour garder la zone ! Puis ça fait sept ans que j'suis là, j'ai eu le temps de faire le gentil toutou ! Regardez, prenez mes passes, je peux vous indiquer comment trouver ce que vous cherchez !

— Et nous cherchons quoi tu crois ?

— Ben j’imagine des armes, des missiles, des trucs de révolutionnaires qui s’introduisent dans une base militaire et qui veulent écraser du contre-révolutionnaire quoi !

— C’est pas le plan, mais merci mon gentil toutou, on veut bien que tu nous indiques tout ça ! »

La phrase de Fougère marque comme un écho. « C’est pas le plan. » Oui et non. Notre coalition inter-zones libres s’est effectivement entendue sur comment reprendre le camp militaire pour le démanteler et le désarmer. Mais le scénario pour la suite est sujet à conflits. La question des armes et de leur utilisation a cristallisé nos différends sur nos approches de la lutte.

L’expérience de Biscarrosse est un traumatisme. Dès le début des événements, la région fut vidée de ses effectifs de gendarmerie et de police, affectés dans les grandes villes, les

centres indus' et les ports pour faire face aux divers émeutes, sabotages, blocages et occupations. Les miliciens étaient partis avec le nécessaire pour leur guerre urbaine, mais les comicos désertés étaient encore pleins. Pleins d'armes. Pour beaucoup le démantèlement des commissariats devait passer obligatoirement par la destruction de leurs stocks d'armes. Mais certaines s'opposèrent à cette destruction. « Au cas où », sans vraiment déterminer quel pourrait être ce « cas » en question. Après sept heures de siège du comico central ultra-barricadé, et une réunion sous tension de même durée, le grand retour des keufs fut vite ciblé comme LE moment pour sortir les flingues. Ces enflures avaient déjà ouvert le feu pour nous mettre la pression, juste pour intimider. Ce genre d'intimidation qui permet pas de prendre de bonnes décisions quand tu fais une réunion prise au piège par une

centaine de condés. J'étais présente et je me rappelle de chaque phrase, de chaque mot, qui nous ont poussées à cette décision. Avec la pression, nos protocoles de communication ont été bafoués. Ce fut celui qui gueula le plus fort — un homme blanc cis valide de plus de 40 ans, évidemment — qui eut le dernier mot. C'est lui qui tira notre première et seule sommation. Ce fut aussi lui le premier tué par les « forces de l'ordre ». Avec Palourde, nous sommes les deux seules rescapées de ce massacre. Cachées pendant plus de vingt-quatre heures au fond d'un container poubelle du sous-sol, attendant le calme pour s'échapper par les égouts. Malgré nos témoignages, cet événement ne fut pas reçu comme prévu par nos amies de la résistance. Pour nous deux, nous n'aurions jamais dû faire usage des armes. Palourde avait proposé qu'on se rende et j'avais déjà commencé à émettre des solutions pour

s'échapper sans se faire voir, par les égouts notamment. Mais nos voix se sont perdues dans la panique. Pour Palourde et moi, nous en étions arrivées à ce terrible événement par un *bug* organisationnel. Une décision précipitée, bien qu'elle ait émergée d'une réunion de sept heures. Une décision prise par une seule personne et imposée verticalement aux autres. Pourtant notre témoignage n'a pas été reçu comme nous l'aurions envisagé. Pour beaucoup de résistant·es des zones du coin, c'est le manque de réactivité et la longueur de notre processus décisionnel qui avait causé tous ces morts et cet échec cuisant. Certain·es mettaient même en cause notre frilosité à utiliser les armes. Selon ces personnes, nous aurions dû nous armer et réagir dès les premiers instants du siège. Des gens disent que si nous avions tiré sur les flics dès leur arrivée, nous aurions pris l'ascendant psychologique et

ainsi chassé les condés de Biscarrosse-Libre. Moi je ne suis pas de ces avis-là. Ça va au-delà de mes convictions persos, j'étais là et je sais comment ça s'est vraiment passé. Heureusement, mon équipe de l'étang partage mes peurs. Nous craignons une escalade de la violence potentiellement causée par l'armement des résistances. Nos craintes sont forgées d'alliages qui tuent, aboutissement de millénaires de peur, de haine, de destruction et d'oppression. J'ai continuellement des angoisses de morts collectives. Mais je sais que cette nuit tout va bien se passer. J'ai totalement confiance en mon équipe. Beaucoup moins aux six autres. Pour le moment tout se déroule comme prévu, c'est du gâteau. Tellement que je commence à redouter les décisions de l'inter-zone plus que les militaires. Chaque chose en son temps. Nous suivons notre soldat. La porte déverrouillée du premier hangar s'ouvre et

laisse apparaître un macabre rayonnage d'armes de guerre et de caisses alignées.

« Les endroits intéressants ça va être ces deux hangars, celui-ci, et l'autre juste derrière. C'est le dépôt et l'armurerie. Y'a les camions dans la zone C, et deux hélicos dans la zone E. Là-bas vous avez tous les drones. Pour le centre d'essai, j'y connais rien, c'est pas ma zone, j'ai pas les passes, et si vous êtes pas avec un geek d'ingénieur vous allez même pas arriver à allumer la lumière au plafond. Enfin c'est pas vraiment un plafond mais... »

Des bruits saccadés qui se rapprochent et l'équipe de Mimizan-Libre débarque haletante.

— « ... Tout est OK pour vous ? On a chopé deux militaires sur la route par le Sud. L'équipe de la Forêt d'Ispe en a capturé deux autres à l'entrée principale. Un des deux a balancé pas mal de trucs, ils sont que sept sur la base, dont deux lobbyistes qu'on n'arrive pas

à trouver. Et lui là, pourquoi il est pas ligoté ! Vous répondez pas sur le canal inter-zone, y a l'équipe du Pilat qui cherche les deux vendeurs d'armes partout, faut pas qu'ils s'échappent. On doit se coordonner ! »

C'est Marcel de Mimizan-Libre, le vieux toto qui a roulé sa bosse. Il prend de la place et s'est mis naturellement en devant par rapport au reste de son équipe.

« Lui c'est un militaire coopératif, il s'est directement rendu. On a pu eu besoin de l'attacher. On était pas encore certain·es que le coin soit *safe* pour les talkies. Ça dit quoi sur le canal inter-zone ? » Patelle crache entre ses incisives un tout fin jet de salive, terminant sa phrase comme un point d'interrogation, puis me fait un signe de la tête, suggérant une action de ma part.

— « Allo, allo les Pirates Du Pilat, vous avez besoin d'aide ? On a aussi trouvé un des

militaires. Ça fait qu'on les a tous, mais on a perdu les deux vendeurs d'armes, c'est ça ? On est avec l'équipe de Mimizan-Libre.

— Bien reçu l'équipe de la ZEB. Oui on cherche à vous joindre, faut qu'on se sépare pour couvrir la zone et les trouver. Si les deux couillons s'échappent on est dans la merde. On est y sûrement déjà, s'ils ont pu communiquer sur notre action, on va pas tarder à avoir de la visite. Les gengens et les flics sont trop débordés, mais y a moyen que des soldats de la base de Tarnos rappellent *soon*. Selon des sources sûres y a encore pas mal de monde là-bas ! On a moins d'une heure pour que la cavalerie débarque ! Et encore moins si ça envoie des hélicos ou même des bateaux pour un débarquement par l'Est.

— OK, bien reçu. Et vous êtes où là ? Vous vous êtes déjà réparties la zone pour les recherches ?

— Ben écoute, vu l'étendue de ce bordel de base militaire, ça va être chaud, mais on peut couvrir les point cardinaux par lesquels chaque équipe est arrivée. Là on est encore dans l'espèce de pavillon où étaient les lobbyistes. C'est plusieurs grands *smart-lofts*, tout connectés et tout allumés quand on est arrivées. Y avait même un cigare fumant et un verre d'alcool avec des glaçons pas encore fondus. Ils sont partis y a peu. On a très rapidement fouillé la baraque et celles voisines, on dirait que c'est une sorte de résidence-colocation entre des hauts gradés et des lobbyistes de l'armement. C'est n'imp' ! En tout cas ils doivent pas être bien loin. Envoyez du monde de votre *team* par le Nord, et rappelez au groupe de Mimizan qu'il y a personne au Sud si elleux sont avec vous ! Grouillez-vous

— OK, bien reçu.

— Allez, allez, vous avez entendu, vous vers le Sud et vous deux, allez chercher des camions pour charger tout ça. Il va falloir qu'on accède à des armes ou des missiles anti-aériens si jamais. »

Marcel donne des ordres à son équipe et il veut que nous nous armions lourdement. Ça va pas être facile. Une grande respiration.

« — Marcel tu sais, lors de la dernière AG inter-zones, notre position collective sur les armes et la suite de cette action n'était pas vraiment claire. Beaucoup de personnes, dont moi comme tu te rappelles sûrement, ont énormément de crainte en ce qui concerne la lutte armée. Chez nous à l'Étang, démilitariser ou désarmer l'armée, ça signifie détruire leurs armes et leurs infrastructures, pas s'accaparer leurs armes pour devenir elleux. On porte encore le traumatisme du siège du comico tu sais.

— Oui je sais Houle. C'est bien pour ça que je suis ici. Avec vous. Dans ce hangar. Comme tu te le rappelles sûrement aussi, à Mimizan-Libre nous avons de grands espoirs dans ce matos. Libérer Bisca', protéger Mimizan et les autres zones libres, puis monter à Paris soutenir la décentralisation. Cherchez pas à faire tout capoter.

— Je me rappelle d'un soir, au « Sanglier de velours », où tu nous avais fait un long monologue comme tu en as le secret. Tu étais au milieu du bar et tu racontais ton histoire comme un politicien en campagne. Plein de ferveur. Tu nous racontais la lutte contre les méga-bassines. Tu nous racontais tes prouesses héroïques. Tu te rappelles ? Tu te rappelles de t'être vanté d'avoir ouvert un camion de gendarmerie à la meuleuse au milieu du chaos d'un affrontement ? Tu te rappelles t'être complimenté de ne pas avoir touché aux armes

dans le camion ? Tu te rappelles le sermon sur l'escalade de la violence ? ». Alors pourquoi, Marcel ? Pourquoi tu tiens tellement à nous mettre en danger ?

— Nous sommes déjà en danger. Nous sommes en guerre, Houle. Tu ne me feras pas changer d'avis. On va tout charger dans les camions et sortir ces stocks.

— Houle ? demande Raie, la main posée sur son taser.

— Tranquille. Marcel, je sais que tu peux comprendre notre position. Mais je ne crois pas pouvoir te convaincre. Je sais que tu penses que c'est mon trauma du comico de Bisca' qui parle, et non ma raison. Je sais que mes mots, ou ceux de mes adelphe de l'Étang ne suffiront pas. Alors je te propose un truc : Chargez les camions, allez-y. Mais ne partez pas tout de suite avec. Laisse-moi une grosse demi-heure. Vous chargez, et moi je vais chercher du

renfort rhétorico-symbolique. Je vais partir, puis te contacter avec d'autres arguments, je te les expose par message vocal et si ça te persuade on trouve une solution pour détruire tous les stocks, on fout le feu et on se taille. Si j'arrive pas à te convaincre, vous partez avec tout ce que vous voulez. Ok ?

— Houle ?! Tu vas aller où ?, demande Chardon inquiète.

— Voir ma tante. Faites-moi confiance.

— Tu crois pas qu'on a mieux à faire ? Vas-y si tu veux, j'accepte ta proposition. Mais viens pas pleurer s'il arrive de la merde ici. Vas-y, pars en pleine nuit voir la vieille alors qu'un régiment entier est sûrement en route pour nous écraser. Vas-y, mais si dans une demi-heure pile tu n'es pas là on part avec les camions et les armes. En espérant que je ne sais quel engin de mort n'arrive pas avant !

— Toi le militaire, tu sais piloter un hélico non ? Tu vas nous emmener ! Houle je viens avec toi !, s'exclame Patelle.

— « Sois pas ridicule. C'est à moins de dix minutes de course en coupant par le chemin de la forêt. J'y vais seul, j'irai sûrement plus vite. Je vais faire flipper Tata si je débarque avec un hélico. Puis son arial n'est pas assez grand pour qu'on se pose ! Faites-moi confiance ! À tout' ! »

Je cours vite. J'aime courir avec mes chien-nes alors je suis entraînée. En quelques minutes je suis presque sortie de la base. J'ai pris un chemin en dur pour éviter le sable, même si cela me rallonge en distance, j'irai plus vite sur le goudron. Au loin, devant le bâtiment de l'entrée secondaire, je vois deux personnes qui courent maladroitement. Ce sont deux hommes et ils sont en costume. Ce sont les lobbyistes et ils ne m'ont pas entendue.

Je quitte le goudron pour couper le chemin et regagner la furtivité des dunes. En quelques enjambées je suis juste derrière eux. Ils tournent sur le parking, c'est le moment. Je saute de ma cachette de sable et premier coup de taser sur le mollet de celui à la traîne. Son genou tombe à terre exactement au bon moment pour que sa mâchoire accueille mon *middle kick*. Il s'affaisse mollement. Le second a pris de l'avance et il a déjà ouvert à distance une bagnole rutilante. Je cours pour le rattraper, mais il est déjà dans la caisse. Il démarre, recule et fonce dans ma direction. Je me jette, chercher la protection du sable. Merde. Je sors le *talkie*.

— « Un deux ; un deux, j'ai chopé un des lobbyistes, mais l'autre est parti en caisse de luxe de couleur bleu marine immatriculée en Belgique. Il a pris la départementale en direction du sud, si vous partez maintenant en

camion ou en hélico, si ça vous fait plaisir, vous pouvez le rattraper. Je *serflex* poignets et chevilles de celui que j'ai mis KO et je vous le laisse sur le parking de l'entrée secondaire. Tardez pas, y'a déjà une petite dune qui se forme sur lui. J'attends votre réponse et je continue ma route. »

Quelques secondes de silence interminable.

« — OK bien reçu, Patelle et Raie partent à la poursuite de l'enflure motorisée et Ormeau et Chardon vont chercher le dormeur des sables. Fais vite ! »

Je finis de ligoter le péteux à cravate et reprends ma course. Tata Michèle habite dans une cabane vraiment pas loin, juste à côté dans la forêt de Cuges. J'accélère, tout droit, les yeux à moitié fermés, pour éviter de m'aveugler avec le sable fouetté par le vent. Après le sprint le plus décoiffant de ma vie, j'arrive totalement

essoufflée devant la maisonnette en terre-paille de ma tante. De la lumière derrière les fenêtres, elle ne dort pas. J'ouvre la porte et la découvre assise à sa petite table. Elle n'est pas seule. En face d'elle, la vieille Ulyana semble être sur le départ. Elle me voit et empoigne les roues de son fauteuil roulant pour se diriger vers moi.

« — Oh ma petite Houle ! J'allais justement partir, viens là que je t'embrasse ! Smaaac ! — Merci Michèle, j'espère que les oracles ont raison. Je prends la mer tout de suite et je te garde du poisson pour tes chats ! Au revoir les filles ! »

Je m'écarte pour laisser passer Uly avec son fauteuil aux roues spéciales pour le sable. Elle ne peut plus marcher sur ces deux jambes, elle est malvoyante, et pourtant elle conduit une énorme péniche bricolée pour naviguer sur l'océan. Elle n'a jamais eu de permis. Ni de

pêche, ni de naviguer. Elle est complètement timbrée. Je l'adore.

« — Bye bye Uly ! Tata, j'ai un grand service à te demander. Je suis désolée de déranger si tard, mais j'ai besoin de consulter. C'est très urgent et beaucoup de vies en dépendent.

— Oulala ma loulou, dans quels draps tu t'es mise encore ! On a combien de temps ?

— Pas beaucoup, quelques minutes, c'est bon pour toi ?

— Oui oui, on va faire vite. Et si c'est aussi important, on va faire la totale : *Yi king*, tarot, runes, et on va finir sur un nouveau système divinatoire qui marche du tonnerre. Une sorte de géomancie qu'on a bricolée avec ton cousin. Viens, assieds-toi on commence tout de suite. Donne-moi la question.

— Hum... Doit-on garder les armes trouvées sur la base ?

— Les oracles ne répondent jamais par oui ou par non, pas de questions fermées tu le sais très bien.

— Oui c'est vrai ! bon, du coup... c'est toujours compliqué de trouver une bonne question !

— Oui ma Loulou, c'est toujours le plus compliqué mais aussi le plus important. La divination ce n'est rien d'autre que l'art de la question. La maïeutique par excellence.

— Alors, quelles seraient les conséquences de garder les armes de l'ennemi ?

— Oui là ça marche. Question stratégique et pragmatique : on va commencer par le *Yi king*. Prends ces trois pièces et lance-les six fois d'affilée. Pile c'est deux et face c'est trois, on additionne et ça nous fait pair ou impair pour les traits de l'hexagramme. Attends, laisse-moi le temps de noter : 9-7-7-6-6-7. On a l'hexagramme; 26 "Grand Apprivoise" en

mutant 44, “Être accueillant”. Maintenant tire deux cartes. Alors alors, “la Mort” en premier, puis “la Roue de fortune”. Et vas-y tire une rune dans la foulée : “*Tiwaz* ↑”, la rune de la force et du dieu de la guerre. Intéressant. Pour finir, va jeter ces objets dehors, sur le sable devant l’autel du perron. Attends je te suis, voilà juste ici, balance tout. Ah ça se confirme !



— Alors, ça raconte quoi ?! Tu peux m’en faire un condensé et j’enregistre et j’envoie aux copaines ?

— Oui, vas-y, enregistre : Grand Apprivoise, le ciel est au cœur de la montagne. L'Être accompli grave dans son esprit beaucoup de paroles et d'actions passées. C'est nécessaire de quitter le connu pour aborder d'autres manières d'être. Être accueillant, le moment n'est pas à l'intervention rigoureuse, l'endurance porte ses fruits sur le long terme. Il faut continuer de raconter des histoires différentes. La "Mort", puis la "roue de la fortune" : la situation nécessite de faire autrement pour briser un cycle vicieux. La rune *Tiwaz* nous montre une victoire. Mais elle nous montre aussi la différence entre guerre et militarisation, entre lutte et coercition. La géomancie conclue et synthétise : les outils du maître ne détruiront jamais la maison du maître. Attention aux rêves de grand soir, au risque de devenir l'ennemi une fois devant le trône, les armes en main. Rappelle-toi « Le

Seigneur des Anneaux ». L'anneau de pouvoir, tu cherches à le détruire mais une fois qu'il est entre tes mains il te corrompt, te détourne et tu le gardes bien précieusement.

— Parfait ! Merci Tata ! J'en étais certaine que les oracles trouveraient des réponses justes ! Est-ce qu'Ulyana a un téléphone portable ? Tu as son numéro ?

— Oui, regarde il est inscrit sur le papier juste sur le mur.

— Merci, merci, je file ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait, je suis en train de cavalier. Je commence doucement, j'ai besoin d'être audible :

« Allo, allo, je vous ai envoyé un vocal de ma tante sur le groupe chiffré de l'action. Faites-le écouter à Marcel. Je suis sur le retour, j'arrive. Des nouvelles du fuyard ?

— Ok bien reçu. On écoute ça. Le lobbyiste a été immobilisé sur la

départementale. On finit de charger les camions. Tout est calme sur la base pour le moment. Mais ça va peut-être pas durer, reviens. Terminé.

— Ok, j'arrive. Terminé. »

Biiiiip, biiiiip, biiiiip, « Allo, allo, Uly ? C'est Houle, ça roule ? Tu es déjà sur ton bateau ? J'ai un service à te demander. »

J'arrive sur la base comme une dératée. Près des hangars, des camions sont alignés devant les sept équipes rassemblées.

« — Vous... avez... entendu... le message... de ma tante ? » Les mots s'arrachent de mes poumons.

Un « oui » collectif, et Marcel s'approche.

« — T'as raison c'est bon. Faut tout détruire.

— On s'est toutes concertées. On crame les hangars des drones et tous les bordels qui

contiennent des circuits imprimés. On brûle aussi les munitions, les bâtiments et toutes les infrastructures. Mais y a du matos qui résiste au feu, la seule solution c'était de tout balancer au fond de l'océan.

— Oui, justement la vieille Ulyana débarque avec son gros chalutier, elle va s'amarrer proche de l'école de plongée. Je sais pas quelle quantité ça représente, mais on peut charger au max son rafiote et tout balancer bien profond. Niveau pollution marine on peut pas faire autrement dans cette précipitation. »

Le vent, plein d'espoir sur nos visages et la houle clapotant sur le bateau. Dans la pénombre du jour naissant, les colonnes de nos incendies s'entrelacent majestueusement. C'était un sacré feu d'artifice. Au loin, plus au sud, même spectacle de fumée. Selon l'info qui circule sur les groupes chiffrés, c'est la base de

Tarnos qui est en prise avec les flammes. Une mutinerie apparemment.

Le vent tourne et il porte les cendres du vieux monde. Les flics et les gengens ont dû sentir l'odeur de cramé, car tout le monde raconte sur les réseaux que les comicos et les casernes sont totalement vides. Abandonnés, comme si les équipes de nuit s'étaient enfuies en laissant tout en place. Et ça s'organise pour que les équipes de jour les suivent.

À ces nouvelles, on a finalement décidé de couler tous les flingues, mais sous le béton « armé » des nouvelles barricades de Bisca'. Cap sur Biscarrosse-Libre en traversant l'Étang, toujours sur le tas de ferraille d'Ulyana.

« Ça me rassure qu'on balance pas tout à l'océan. Je me dis que des personnes mal intentionnées pourraient les retrouver. Puis la pollution... Déjà que je culpabilise pour tout ce merdier dans l'air. T'imagines toutes ces

particules lourdes que ces incendies vont propager dans nos dunes ? Et je te parle même pas des infiltrations post-incendie.

— Arrête un peu, on vient de neutraliser la base d'un des plus gros pollueurs au monde. Puis on va retourner sur place dépolluer ce qu'on pourra quand ça sera un peu plus calme.

— T'as raison. Dis-moi Marcel, c'est quoi qui t'a convaincu ?

— Le truc de l'anneau unique et du pouvoir.

— Haha je le savais ! Tu as résisté à la montagne du destin du Mordor ! Et toi Uly, qu'est ce qui t'a décidé de nous aider sans même vraiment savoir dans quoi tu t'engageais ?

— Ton numéro de téléphone, il commence par 07 77.

— Et alors ?

— C'est ta tante, elle m'a dit d'être réceptive au chiffre sept si je voulais pas qu'on crève tous. Quand j'ai vu ta tronche arriver en plein nuit, puis ton appel, j'ai tout de suite su.

— Haha, vous êtes vraiment des sorcières ! »

Le soleil se lève sur les dunes et la forêt de pins maritimes. Le soleil se lève sur les Landes enfin démilitarisées.

UN RÊVE PRÉMONITOIRE

Milena Jilenská (1919)

En 1919, Milena Jilenská, traductrice et muse de Franz Kafka, fait un rêve...

Quelque part lorsque la planète tout entière a été frappée par la guerre, d'interminables trains quittaient la gare l'un après l'autre... le monde se transformait en un réseau de voies ferrées emportant des êtres affolés, des êtres qui avaient perdu leur maison et leur patrie. Enfin, les trains s'arrêtèrent au bord du vide. Contrôle ! tout le monde descend ! hurla un préposé... Un douanier s'approcha de moi. Je regardais son papier déplié. Je lus, écrit en vingt langues différentes : Condamnés à mort.

BONNE BALADE BIMBO

Une forte pluie nocturne avait réussi à nous faire oublier un instant les hordes autour de nous, leurs grognements rageurs remplacés par le rythme chaotique des lourdes gouttes sur les vitres. Au matin le ciel était clair et notre virée à vélo s'annonçait tranquille. Passé le vieux café, nous conversions encore du plan de route, avançant d'un pas trop enthousiaste vers notre destination du jour ; nous dûmes emprunter la lenteur de l'escargot et la passivité des feuilles pour passer inaperçus d'un trio particulièrement répugnant qui... frissonnait de la souffrance ultime. Ce convoi avançait sporadiquement, par à-coups, butant sur le moindre obstacle et tournant au gré de leurs soubresauts.

« — Salut doc.

— Bonsoir Nerv. C'est bien ainsi que les autres t'appellent.

— Comme si tu ne le savais pas.

— Très bien. Raconte-moi cette journée.

— Ouais. Euh, bon, bizarre aujourd'hui avec les vélos. Øn a commencé tôt avec le beau temps, de bonnes bécanes silencieuses, bien réglées, une balade de santé. L'affaire de quelques heures seulement. Øn planifiait encore la route à emprunter, nos vélos à la main. Passé le vieux café, halte ! L'Infirmière poussait Tête-de-Gomme sur son fauteuil roulant donc il valait mieux éviter de trop attirer leur attention. Alors øn a pratiqué l'exercice de respiration, la visualisation d'auto-protection, le sentiment de pure invisibilité à leurs yeux ; nous connaissons, nous savons comment als ne peuvent pas voir comme nous autres, à cause de leur déraillement rapport al temps. Donc, øn observe un peu, voyaires résignées face à la catastrophe.

— La protection semble avoir fonctionné.

— Je raconte. L'Infirmière a tressailli et poussé le fauteuil vers nous sur cinq ou six mètres. En chemin als ont roulé sur une moitié de keum, genre *trader*, joli costume — 'fin, avant — qui s'est mis à ramper sur ses mains désossées, réveillé par la roue sur son intestin grêle, la queue la plus éloignée de son corps répandu. Les patientz ont une notion différente de l'espace-temps, tu saisis ? Ce n'est pas juste qu'ils ont des membres fantômes ou quoi : la plupart d'entre auz ont été dévoræs vivantz et se souviennent de la douleur. Cette douleur extrême, existentielle, je pense qu'elle alimente la rage.

— Pourquoi es-tu venu me voir, Nerv ?

— C'est le protocole. Après chaque sortie à vélo, je viens te voir pour débriefer. Oui ou merde ?

— Peux-tu élaborer ?

— Allez ! Je t'apporte des trucs juteux et tu es juste trop chiantx. Pardon. Je ne voulais pas dire ça. Si, peut-être un peu. Beaucoup. Ces conversations ne vont nulle part. Tu veux que je te raconte ou pas ?

— Parfois un peu trop juteux, tu sembles y prendre plaisir.

— Cela m'aide à maintenir une distance avec l'horreur, doc.

— Chacun fait comme al peut. Ne cède pas au cynisme.

— Les cyniques ? incompris. Als étaient révolutionnaires. Als vénéraient la vie et les plaisirs de la vie. La farce, voilà ce qu'als voyaient déjà. La farce de la société, de ce pauvre type atrocement mutilé, réveillé touz nerfs dehors par son intestin grêle qui s'effiloçait sur le pavé à des mètres de son cerveau — ou ce qu'il en reste.

— Passe-moi les détails douloureux, où veux-tu en venir ?

— Dix-sept minutes passées immobiles en regardant des pauvres gens abandonnés à un sort pire que la mort avant de partir en selle fissa fissa.

— Ouch. Les Z ne ressentent rien.

— T'en as causé avec Maestro ? »

Al y avait eu d'abord le chaos de la violence. L'abandon des siens. La fuite, la survie. Les choses qu'on fait pour survivre et celles qu'on aurait dû faire. Puis l'odeur putride dans les rues, partout, la crasse, comme les infrastructures s'effacent. La faim, la peur omniprésente. Les gestes malheureux faits par désespoir, la maladie... Plus de peur, plus d'odeur, plus de folie. Puis la rage était passée, la pluie lavait les rues, l'air vicié reprit un goût de fraîcheur et de ferments d'automne. La radio cependant n'avait cessé de nous assurer

l'entier soutien de l'État dans ces moments tragiques. Mais avant trois semaines, aucune trace d'aucun vivantx qui émanât de l'autorité. La radio diffusait la propagande que l'État maîtrisait la situation alors que partout la mort régnait en maîtresse impitoyable.

Lors de la première vague, Giorgio Montaldi dirigeait l'orchestre symphonique dans un opéra de Verdi. Lorsque l'affolement de l'auditorium renversa les corps, vivants et morts, dans la fosse d'orchestre, que les percussions et les voix prirent le dessus sur les cordes dont il saisissait avec horreur les craquements sinistres des caisses de résonance, lorsque Giorgio Montaldi vit se ruer vers lui la horde grouillante, suintante d'enragæs sanguinolents, grognant et vomissant tripes et sang, il réagit de la manière dont il avait fait toute sa vie : il s'éclipsa humblement de la scène, foudroyé par une crise cardiaque. Øn le

trouva quelques jours plus tard sur l'esplanade, les doigts figés sur sa baguette agitée comme par hasard. l'harmonie du nouveau monde se dessinait devant nous dans ses gestes syncopés. Les mortz étaient secoués de spasmes. Als s'éclaircissaient la gorge prise par le sang et les poils collés de leurs victimes. Als râlaient, oiseaux funèbres répandant leurs échos dans le silence d'un champ de ruines. Et lu leur donnait la mesure. Maestro, comme nous avions fini par l'appeler, possédait un corps en parfait état, dénué de la charpie qu'était devenue la plupart des autres ; çauz-là ne survivraient sans doute pas à leurs blessures si le virus devait s'atténuer en auz, çauz-là peut-être étaient bien déjà mortz. Peut-être... Une fois lavé et changé, Maestro ressemblait plus à l'an des nôtres. J'avais du mal à renoncer à l'idée que les zombies n'étaient que des patientz parmi d'autres, que nous trouverions une cure

et que « nos dirigeants » seraient jugés à l'aune de l'ampleur de leurs crimes. Eux parlaient d'infestation, de défense et d'éradication ; ils se voyaient en sauveurs de l'humanité alors que leur logique impérialiste, belliqueuse et autocentrée nous avait menée là, dans l'apocalypse zombie.

Au fil des semaines, les périodes d'hébétude de Maestro s'étendaient et n'étaient plus qu'interrompues par ses accès de rage. Le docteur Hemms formait l'hypothèse que le corps était saturé du virus et qu'il s'agissait d'un mécanisme de purge : le virus ne cessait de progresser dans toutes les cellules et tentait donc de se propager à un autre hôte avant d'épuiser le sien. Malheureusement nous perdîmes Dr. Hemms au troisième jour de son expérimentation sur la voracité et la contamination. Lorsque Maestro entra dans un accès de rage, Dr. Hemms lui apportait des

animaux vivants à dévorer : un poulet (trop vite décapité), un lapin (guère mieux), une brebis. Hemms supposait que *lu virus se calmerait* si on lu laissait se propager. Il avait tort et son anthropomorphisme lui fut fatal. Au contraire l'apport de « viande vivante » au zombie ne faisait que l'enrager davantage.

La musique avait un effet immédiat sur Maestro. Une sonate pour piano et violoncelle de Brahms lu mettait en écoute. Al reprenait sa baguette lorsqu'al lui était offerte, non sans claquer des dents toutefois. La rage n'était jamais loin derrière ses yeux vides. Maestro avait un caractère bien établi. Lorsqu'al vit la vidéo d'un concert qu'al avait dirigé quelques années auparavant, nous comprîmes que son regard blanc ne l'empêchait pas de percevoir le mouvement des vivants qui suffisait à l'exciter. Lu visualiser une scène quotidienne des Champs-Élysées à Paris confirma cette

hypothèse ; les mouvements rapides, vols d'oiseaux ou paysages de vagues s'écrasant sur des falaises lui faisaient peu d'effet. Al ne semblait pas voir le chien qui traversait la pièce et Stephan nous épata lorsqu'al se déplaça à quatre pattes autour de Maëstro sans que çæl-ci ne lu remarquât. Mais un esclaffement nerveux suffit à river l'attention de Maëstro sur lu pauvre laborantan qui offrait sun dos vulnérable al patientx. Stephan dut se contorsionner en hurlant pour échapper à sa blouse. Au fil du temps, nous apprîmes à considérer les zombies comme une espèce voisine, un prédateur qui nous avait manqué trop longtemps, une invitation à l'attention totale à notre milieu, à nos proches, aux bruits les plus subtils, à la discrétion et à l'humilité.



Une chaleur humide et dense se posa sur mon visage, je sentais les premiers rayons du soleil affleurer la fenêtre. Le chant des oiseaux s'insinuait dans mes oreilles. J'ouvris les yeux sur une chambre lumineuse au matin d'été, puis le sang jaillit. Je sursautai. La moiteur saisit tout mon corps. Parmi les ombres je distinguai la vitre souillée des traces des enragés qui s'étaient pressés pour me dévorer. Je m'étais évanouï et ils avaient cherché des proies plus excitantes. Ou bien j'agonisais dans mon sang et mon cerveau était constellé de pulsations d'endorphines et de dyméthyltriptamine ; je baignais dans un cauchemar induit par une douleur trop grande pour la supporter. J'écoutai et n'entendis que de vagues échos sortis de mon imagination, de mon ventre ou des trépidations de la maison sous la chaleur. Je regardai mes mains, entières et couvertes de sang coagulé. La cabine de

douche dans laquelle je m'étais réfugié dans la panique m'avait offert une protection inespérée. Les tensions dans mon cou et mon dos à me lever effacèrent tout doute quant à la partie rêvée : ici point de lit douillet, point de chambre ensoleillée. La pénombre dans l'appartement rendait son silence presque rassurant. Je me faufilai sans bruit dans le couloir à la recherche d'un retardataire qui aurait calé devant son reflet ou un outil qui lu rappelât sa vie d'avant. Rien. Als étaient touz partiz ! Je calfeutrai la cuisine pour m'offrir un moment, me désaltérer, trouver peut-être quelque chose à grignoter. Une facture sur la table m'apprit le nom de son occupant précédent. Norbert semblait un type intègre, bien réglé. Ses placards regorgeaient de choses saines à croquer : biscuits et fruits secs, amandes, noix diverses, graines de courge, lin, sésame, tournesol, de quoi tenir un moment

avec une nutrition équilibrée et facilement transportable. Je fis un inventaire rapide et rangeai les provisions dans deux sacs, au cas où je doive courir et ne rencontre personne d'autre d'ici là. Parmi les outils de cuisine je choisis un long fusil de nylon pour affûter les lames dont j'espérai n'avoir pas besoin, un long hachoir, un fin couteau à jambon, quelques couteaux bien équilibrés qui pourraient voler ou s'attacher à des manches à balais pour en faire des piques. Quand je révisai mon arsenal, le soleil était déjà haut. Les enragés seraient redevenus dociles et absents, mais pas pour longtemps. Je ne pris finalement qu'un sac et me promis de revenir avec d'autres nous ravitailler.

Le virus se nourrit... d'autre chose qui maintient l'activité cérébrale et nerveuse. Cependant la douleur n'est plus pour le corps zombifié une source d'information ou une

contrainte physique ; mais source de rage. La production d'endorphines rend le patientx invulnérable à sa propre destruction : le corps tout entier s'est recroquevillé dans le crâne. Lorsqu'al n'est pas enragæ, al montre des propensions à l'attention. Non pas seulement que le bruit l'attire, mais aussi que certains objets peuvent l'occuper durant des heures. Au fil des jours al ne semble pas apprendre et la reconnaissance des objets semble être corrélée avec une pratique ancienne. Ainsi un plombier effectuait du pouce avec efficacité la rotation de la molette d'une clé. « Les probabilités jouent contre nous, » entonnai-je d'un air maussade, « cela ne montre aucun signe d'intelligence. Un réflexe... » Deux études furent menées quotidiennement sur un mois avec deux patients : le premier sur l'audition ; l'autre sur l'apprentissage. Ces deux sujets, l'audition et l'apprentissage, voulaient

répondre à la violente exclusion des zombies de l'espèce humaine par les institutions étatiques et militaires : si le zombie était mort, il devenait légitime de s'en débarrasser. Lorsque la crise serait passée, nous verrions bien alors qui étaient les criminels : les malades du virus ou les massacreurs de civils.

Avec le temps et une certaine habitude, nos patrouilles devenaient plus longues et sereines, nos déplacements plus téméraires et lointains. Une formation devint disponible pour quiconque voulait traverser les territoires désolés, se déplacer en journée, établir un camp de nuit, contrôler su souffle et la lenteur de ses gestes, utiliser les bruits pour faire diversion, identifier les médicaments et fournitures nécessaires. Nos explorateurs devinrent nos yeux et nos oreilles dans la jungle urbaine post-apocalyptique.



C'était un samedi. Non pas que le calendrier ait toujours cours, mais je m'en souviens parce que Ziv se prélassait dans une chaise longue sur le toit de l'hôpital qui nous servait de refuge et nous salua depuis la terrasse lorsque nous partîmes. Le bâtiment était entouré d'un parc dont les hautes grilles nous protégeaient des zombies, refoulés hors d'un périmètre qui nous suffisait à ne pas devenir fols. Un grand parc boisé qu'il nous avait fallu conquérir en capturant an à an tous les patientz abritait un jardin potager que nous maintenions avec assiduité. Les vivres viendraient à manquer tôt ou tard. Je partis en patrouille avec Stephan et Axel. J'aimais patrouiller avec ces deux-là qui restaient toujours discrètz et sérieux. Jamais un geste

Brusque, jamais un son de trop. Als avaient toute ma confiance. Notre périple nous mena jusqu'à une pizzeria où Axel avait repéré de larges cannes de purée de tomates. Un stock de boîtes de conserve de 20 litres, qu'al nous fallait transporter à vélo-cargo. Ces missions pouvaient prendre an temps fol, car les rencontres sur le retour pouvaient nous retarder pendant de longues heures, parfois jusqu'à la nuit. Cependant, ce n'étaient pas les mortz que nous devions craindre.



Le ronronnement d'un moteur retint nos souffles. Un rire tonitruant déchira l'air de l'autre côté de la barricade qui bloquait la rue sur notre gauche. D'un regard nous nous accordâmes, lâchâmes les bicyclettes et gravâmes subrepticement les décombres

comme le bruit de moteur augmentait à notre approche et couvrait celui, furtif, de nos déplacements. Axel osa jeter un œil par-dessus la barricade et rapporta : « un véhicule blindé avec un mitrailleur, trois soldats armés, un autre est entré dans le bâtiment sur la droite. » Parmi les décombres un amas de ferrailles et de béton nous offrit un poste d'observation discret. Les trois soldats semblaient attendre. L'un d'entre eux alluma une cigarette. Le mitrailleur pointait son arme vers l'entrée d'un bâtiment d'où sortit bientôt un cri farouche suivi du rire qui nous avait fait abandonner notre butin. Les vélos étaient bien là, quelques mètres plus loin. Axel saisit mon bras. Je regardai l'homme sortir à reculons de l'immeuble, son fusil dans la main droite, l'autre main refermée sur la bouche d'un vivantx, maigre et sale, dont les larmes traçaient sur le visage deux rivières blanches

sur le gris de sa peau. Ses yeux sombres couraient partout comme s'ils essayaient de fuir leurs orbites. Le prisonnier tentait d'échapper à la pression du soldat mais la force lui manquait pour desserrer son étreinte. Bientôt nous vîmes sortir deux zombies du bâtiment qui se dirigeaient en grognant vers le soldat et son prisonnier. Le mitrailleur émit un sifflement approbateur qui nous glaça le sang. Nos cœurs battirent la chamade, nous enjoignant de fuir, mais nos regards ne pouvaient se détourner de la scène qui se jouait devant nous comme à travers un écran infranchissable. Le soldat jeta su prisonnier au-devant des zombies. Les mercenaires ricanèrent en ajustant leurs fusils. Le prisonnier, terrifié, reculait sur son derrière, s'aidant de ses mains. « — Alors chou chou, tu t'es perdu ? », lui dit le premier soldat en retirant son gant. « Quelle chance tu as de

tomber sur nous ! Bien portants, bien vivants ! » À présent adossé à un poteau, al se recroquevillait à l'approche des zombies. L'un des soldats effaça la jambe du zombie lu plus proche d'une balle dans le genou. Lu zombie s'écroula à deux pas du vivantx, lu saisissant la cheville. Le soldat s'accroupit et approcha une main de son visage tremblant. « Tu n'as rien à craindre, nous sommes là à présent. » Et il abattit lu zombie qui s'agrippait encore, puis se débarrassa de l'autre d'une balle dans la tête. « Tu vois, c'est fini. » Il lui tendit une ration sortie d'une poche de son uniforme. « Tu as faim ? » Lu prisonnier se jeta sur la ration comme un chien sur un os, déchirant l'enveloppe de plastique et mordant à pleines dents, le regard foudroyant d'une menace si intense que le soldat en tomba sur les fesses, sous les rires sarcastiques de ses acolytes. Il se releva et joignit son tonnerre de rire à la volée.

Quelques corbeaux croassèrent leur désapprobation et quittèrent les lieux. La portière arrière du véhicule s'ouvrit sur le spectacle incongru d'un escarpin verni qui n'avait sans doute jamais connu que les sols cirés de l'État-major. Le fuselage brillant d'une jambe en nylon accompagna son mouvement et dévoila la jupe réglementaire d'un uniforme dont il manquait la veste. Le chemisier, blanc et repassé comme on n'en voyait plus depuis des mois portait des distinctions codées dans le langage hermétique de l'institution militaire. Deux carrés dorés surmontés d'une couronne sur les épaulettes semblaient indiquer un haut grade. Mais les soldats ne saluèrent pas leur passager. Au contraire ils lui intimèrent de retourner dans le véhicule. Al les ignora et marcha jusqu'à celui qui semblait les diriger, celui qui avait forcé lu vivantx hors du bâtiment.

J'aperçus la silhouette avant d'entendre son pas dégingandé raclant le pavé ou le gargouillis rauque qui s'échappait de sa bouche entre deux claquements de dents. Son odeur fétide me saisit la gorge et y étouffa un cri. Les larmes me vinrent avec la nausée. Ma main agrippa par réflexe un morceau de bois qui pivota en laissant débarouler une tige de métal. Tous les regards se braquèrent sur la source du bruit. Axel et Stephan virent les zombies qui, attirés par le rire du soldat convergeaient vers nous. « PLS » chuchota Axel en reposant son corps au ralenti, un exercice de méditation, une danse imposant un effort permanent de l'attention pour se déplacer comme une poussière, hors de la vue du zombie. Nous l'imitâmes aussitôt, pierres parmi les pierres, autres morceaux de la barricade. Mes larmes coulèrent et mon regard s'ajusta sur les soldats à travers les grilles où reposait mon menton et

ma gorge brûlante, reliée à mon cœur par un cri terrifié se consumant soi-même dans mes bronches. Mes veines pulsaient un signal aux zombies : ici... je... suis... vie... Mais als ne semblaient pas se soucier de moi.

Les soldats aussi avaient décoché leurs regards sur la barricade de l'autre côté de nos corps en danger. Ils tentaient de voir à travers l'amas de débris mais rien ne leur apparût que l'envol précipité des oiseaux et le silence revint. Lu vivantx n'avait pas arrêté de dévorer la pâte énergétique qu'al avait saisie des mains du soldat. Celui-ci détourna son regard de la barricade, dévisagea lu vivantx affamé et interrogea le mitrailleur du menton. Le mitrailleur releva le canon dans une position stable avant de sauter en bas du véhicule, s'approchant du soldat et dul vivantx en haussant les épaules. Le soldat lui passa son fusil et réajusta son pantalon à la ceinture trop

large en fixant le vivantx qui répondit à son regard menaçant en se relevant doucement dos au poteau, le souffle comme une locomotive prête à bondir. Lorsqu'il fut près de saisir son visage, al lui hurla à la figure en lançant ses doigts vers ses yeux. Il lui décocha une baffe qui lu jeta à terre. L'officier en tailleur lui saisit le bras en lui ordonnant d'arrêter, mais il lu saisit à la gorge. « Vous n'avez aucune autorité ici, mon colonel, d'ailleurs, je dois vous dire... » Il lu plaqua rudement contre un mur et renifla son cou. « Nos ordres sont de vous éliminer, mon colonel. » Lu colonel tentait vainement de se débattre, la face rougie par l'étranglement, ses yeux larmoyants, exorbités.

Plaqués sur une barricade, sans défense, alors que les zombies par dizaines se pressaient contre elle autour de nous et l'escaladaient avec d'autant plus de détermination que la violence et les hurlements s'intensifiaient, nous

restâmes paralysés. Le vivantx, le premier, perçut l'approche des zombies et avala un cri. Lorsqu'al se mit à courir, l'un des soldats sortit son arme de poing et l'abattit froidement d'une balle dans le dos. Puis il s'approcha d'al lentement et attendit qu'al se tournât, le regard vide et la rage au ventre. Alors il posa sa botte sur son torse et lu plaqua au sol, pointant son arme vers son visage. Je fermai les yeux, tremblantx jusqu'aux os. Le second coup de feu retentit, résonnant sans fin dans la ville abandonnée. Une rafale fendit l'air et j'ouvris mes yeux mouillés de larmes sur le déferlement des engras et l'affolement des soldats pris de cours. Le tintamarre des armes attirait comme des aimants les engras déchaînés qui se jetaient sans peur sur le convoi, leurs corps partant en lambeaux sous les balles. Les soldats parvinrent à fuir, laissant dans leur sillage une

horde de zombies à leurs trousse, et leur « colonel », inconscient, laissé là en pâture.

Lorsque tout fut calme de nouveau, Axel rampa jusqu'au corps immobile et posa avec prudence ses doigts sur sa carotide. « Son cœur bat ! » Axel prit soin de remettre en ordre l'uniforme déchiré avant de faire une chaise avec Stephan pour transporter le corps inconscient au-delà de la barricade où nos vélos attendaient toujours, chargés de sauce tomate. Il nous fallut quelques minutes pour recouvrer nos esprits. Nous venions d'assister à l'exécution sommaire d'un survivant et à l'abandon d'un autre, visiblement important, qui aurait sans doute terminé comme le premier, en jeu macabre pour les soldats. Nous retournâmes en silence vers l'hôpital. Arrivés devant la porte, depuis l'autre côté de la rue, Stephan s'arrêta. « Quel genre de société doit être préparée à tel crime ? Que fait-elle de

telles abominations... » Axel et moi baissâmes nos regards. La voix d'Axel, étouffée de sanglots, répliqua bientôt : « — La nôtre. Elle en prend soin. — Cela sera difficile », ajoutai-je pour ponctuer l'ardeur militante d'Axel ; je ne savais pas très bien si je parlais des soldats ou si la perspective d'affronter l'accueil glorieux qui nous attendait contrastait trop avec la douleur qui s'infiltrait partout dans mon corps.

Lorsqu'al se réveilla soudainement, nous faisant sursauter, le colonel commença par vomir. « Tout va bien, tu es en sécurité » susurra Axel d'une voix tant apaisée qu'elle me traversa d'un frisson. « — Qui êtes-vous ? Où suis-je ? » Son regard prit vite la mesure de la situation. Al se recroquevilla et pleura. Plus tard dans l'après-midi nous convoquâmes une assemblée pour accueillir cette personne sur laquelle nous comptions pour apprendre la situation des militaires. Nous voulions savoir

pourquoi une patrouille de soldats transportait an « colonel » et pourquoi ils l'avaient menacæ puis abandonnæ. Al ne nous offrit que son prénom, Artémis, ce qui fit tchiper Axel et referma bien des visages. Aucune confiance donc. Al lu faudrait plusieurs jours d'observation avant de s'ouvrir enfin.

« – Que faisiez-vous avec cette patrouille ? »

Artémis marqua un silence avant de répondre, balayant du regard la salle.

« – Officiellement j'étais en mission pour rejoindre une unité qui avait sécurisé une nouvelle base.

– Mais c'était un prétexte n'est-ce pas ? »

Artémis détourna le regard et grimaça. Sacha continua : « Nous avons trouvé ce message dans une poche de votre uniforme... Dans une enveloppe scellée. » Artémis prit l'enveloppe et fit la moue en voyant le cachet

brisé. Al ouvrit l'enveloppe et en sofit une petite feuille, pliée en deux, marquée seulement de trois mots manuscrits au feutre. Al le froissa de rage et fixa Sacha de son visage crispé. « BONNE BALADE BIMBO » répéta Sacha en fixant Artémis, détachant chaque mot. Artémis baissa le regard, serra les poings et les dents. « Qu'est-ce que cela signifie ? Que s'est-al passæ pour que l'État-major décide de vous jeter en pâture aux zombies ? Qui êtes-vous ? Qu'avez-vous fait ? — Et vous, hein, qui êtes-vous ? » rétorqua-t-al, rageuz. Stephan se leva d'un bond et avança de deux pas : « — Nous vous avons sauvé la vie. Sans nous, vous marcheriez parmi les ombres. » Artémis s'adoucit un peu. « — Pardon, pardon, reprit-al, je... je ne sais plus très bien, je... » Sacha s'accroupit devant al. « — Ils vous ont trahix et condamnæ à mort. Pourquoi ? »

Alors, Artémis nous raconta...

Dès les premiers jours, l'opération COLÈRE DIVINE sauvegarda les élites politiques et économiques du pays, pour « garantir le fonctionnement optimal des services de l'État ». Pendant que le reste de la population s'entre-dévorait parmi les décombres de nos excès, les militaires déroulaient un plan en trois phases. Premièrement, mettre à l'abri les personnes influentes. Certaines, d'ailleurs, avaient été surprises de ne pas compter parmi ces Très Importants Personnages et s'étaient vues refoulées de l'entrée des bunkers. Les promesses n'avaient pas à être tenues lorsque personne ne pouvait s'en plaindre. Durant trois semaines, les militaires et leurs invités de marque restèrent cloîtrés dans les bunkers et les bases sécurisées de l'armée. Puis fut lancée l'opération LAZARE. Depuis leurs bases sécurisées, les unités blindées de l'armée

lancèrent des repérages, on donna des rendez-vous aux vivantz par radio, vers des « zones sécurisées » où des hélicoptères pourraient extraire les rares survivantz qui avaient pu tenir tout ce temps. Sacha s'y rendit, pour voir. Al vit un massacre : la centaine de personnes qui avait réussi à rejoindre le rendez-vous ne rentrait toute pas dans les transports. Malgré les tirs soutenus de l'hélicoptère qui dessinaient un cercle de sang et de feu autour de la place, les blindés ne purent sauver qu'une partie des survivantz. Dès qu'ils furent dégagés de la zone, l'hélicoptère mitrilla la place, déchiquetant indifféremment les vivantz et les mortz. À présent, LAZARE rassemblait dans des camps çauz qui avaient pu jusqu'ici échapper à l'enfer et qui allaient profiter de la clémence de l'État.

Le plan d'urgence comptait sur la dégénération des fonctions vitales et la

décomposition du corps après quelques semaines. Au-delà de quarante jours, l'hypothèse militaire envisageait la fin du corps zombie. Toute la stratégie de survie échafaudée par les officiers du renseignement se basait sur cette prémisse et consistait principalement à attendre que cela passe. Alors, lorsque deux mois furent passés et que la « pandémie » commençait à rendre l'approvisionnement difficile, les drones dans le ciel qui annonçaient aux survivants l'asile qui leur était promis sur l'île de Montréal se firent plus rares. Après six mois, on n'entendit plus aucun drone : les militaires semblaient avoir abandonné l'idée que quiconque puisse avoir survécu si longtemps, si ce n'était pour les zombies, la faim, la soif, la maladie ou la folie se seraient chargées des plus opiniâtres.

Rapidement les militaires avaient sécurisé l'ensemble de l'île et détruit les ponts : seuls

l'accès fluvial et aérien restaient ouverts. La Zone Vivante couvrait à présent un territoire appréciable sur toute la planète, fait d'îlots reliés par couloirs aériens. Les communautés ainsi préservées dépendaient principalement de l'ordre militaire qui abattait sans distinction tout ce qui bougeait et ne parlait pas. Le monde du purgatoire n'avait rien d'une bureaucratie. Sur le papier, les valeurs humanistes et la démocratie remplissaient les pages. En fait, le paradis y côtoyait l'enfer, toutefois l'enfer était plus proche et plus prégnant. Les massacres ininterrompus garantissaient le bien-être et la conservation d'une frange de l'espèce qui restait élue de Dieu. L'aviation joua évidemment son rôle : dans l'annihilation de zones entières, la destruction des ponts et la nucléarisation du Cercle qui coupa le continent européen en deux. D'un côté l'Europe de l'Ouest, sécurisable

et de l'autre l'empire égalitaire des zombies. À l'intérieur du cercle, le monde revêcut à partir des bases militaires qui peu à peu acquirent une part importante du territoire. Mais l'ennemi n'était pas facilement délogeable. Il revenait parfois depuis l'intérieur des corps et lorsqu'à la nuit tombée un vivant trépassait, la maison endormie devenait une enclave de la mort, une pustule parmi d'autres sur la peau fragile d'un rêve mort-né. Ce qu'Artémis nous avait appris, c'était que les militaires en étaient venus à manquer de munitions, et sans munitions, tout l'imaginaire des zombies tombant sous les balles ne tenait plus. Artémis voulait dévoiler la vérité aux responsables des ZEHC afin d'offrir à touz l'opportunité d'évaluer la situation ensemble, mais le reste de l'État-major n'était pas de son avis et c'était la raison de son sacrifice.

Axel refusait d'abandonner sa position. Parmi nous touz al était lu plus radicalx. Al échafaudait rien moins que la destruction du centre de commandement de l'armée nationale ; rien moins qu'une déclaration de guerre à l'OTAN. Les Zones Exclusives de Conservation Humaine Contrôlée ne pouvaient pas constituer la base d'une refondation de la société humaine. Al faudrait en abattre les murs et libérer les humanz qui en subissaient la discipline militaire et restrictive, parquæs comme des bêtes à l'abattoir, entouræs de bêtes féroces, « protégæs » de bêtes voraces par d'autres bêtes plus vicieuses, à l'ombre de l'étendard. « L'Organisation Terroriste d'Amérique du Nord aurait dû être démantelée dès 1990, mais les mensonges et les promesses non-tenues nous ont conduit à ce moment. Avant de mourir, je veux accomplir quelque chose qui aura vraiment de l'importance pour

la survie de l'espèce. OTAN en emporte le vent ! » Il fallait lui voir exalter lorsqu'il présentait la stratégie d'infiltration des ZEHC, avec des zombies spécialement entraînés pour passer inaperçus jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Axel n'en démordait pas. Tour à tour nous tentâmes de démonter ses arguments, avec un succès mitigé. « — Aucun zombie ne peut dépasser le portail, Axel. » Al me regarda intensément, surpris de mon désaveu soudain. « — Je passerai avec le virus. Ni vu ni connu. — Ils ont une zone de quarantaine, personne ne tient plus de trois jours sans montrer des symptômes évidents. — J'ai étudié la question, Nerv, c'est risqué mais pas au point de ne le point tenter. » Al m'énervait à ne rien vouloir écouter, à croire que la réalité allait se plier à sa volonté. Après tout, nous étions encore en vie après tout ce temps, en dehors des circuits de protection de

l'État, à nous débattre dans l'obscurité de l'anonymat. Interlopes, nous naviguions la ville et ses dangers avec l'aisance de çauz qui font face à la mort avec douceur et le sourire aux lèvres car als croient qu'accueillir la mort avec bienveillance leur offrira un repos apaisé, loin des tourments de la douleur.

Les petites choses du quotidien, le moment de solitude silencieuse, l'attention à la respiration, au souffle, aux bruits de la maison, à ses absences, ses douleurs, à la présence de la vie dans les cris des enfantz, les repas pris en commun autour d'une grande table, rite obligé du soir, les bains, les soins, la coiffure, la couture, l'approvisionnement du bois, des vivres, des médicaments, des outils, des livres, des jeux parfois, tous ces instants du quotidien offerts à autrui, an autrui vivantx, maintenaient notre moral. Nous ne manquions

de rien, et rien du monde d'avant ne nous manquait.

Maestro jouait du piano. Ce n'était pas encore de la musique. Al gesticulait lentement, pris de spasmes parfois, mais touchait avec douceur les touches comme si al se souvenait, bien que son corps restât pris dans une faille temporelle ralentie au centuple. Les notes se suivaient sans mesure ni harmonie, agonies des cordes plaintives d'avoir été trop frappées par des doigts inexperts. Le piano était désaccordé depuis longtemps et plus personne ne savait comment y remédier. Au point où nous en étions, tout changement de comportement, toute trace d'habitude qui se formât apparaissait comme une amélioration bienvenue. Maestro ne se désagrégeait pas, ne pourrissait pas ni ne dégénérait, contrairement aux prévisions des experts qui justifiaient ainsi le massacre. Stephan osa lu premier s'asseoir au

piano avec Maestro pour tenter de lui faire recouvrer la coordination du geste et de l'oreille. Al joua deux accords qu'al ne répéta pas. Jour après jour, à la même heure, Stephan s'asseyait au piano, rejouant les mêmes accords. Sans effet.

Je croisai Axel dans le couloir. Une mélodie s'élevait de la salle de musique que nous avions baptisée ainsi comme pour ancrer notre espoir futile dans la réalité. Lorsque Stephan nous apparut, Axel et moi nous regardâmes et devant nos mines interloquées, Stephan frissonna. « — Tu... Tu es là ? » Nos têtes se tournèrent vers la salle de musique, nos pas aimantés par la dissonance qui en émanait. Nos visages se collèrent à la petite fenêtre de la porte qui nous montra l'improbable : Maestro, assis au piano, la tête penchée, un bras levé, l'autre sur le clavier, entonnant le requiem de Mozart, dans une version désaccordée de

circonstance, néanmoins reconnaissable. Nos larmes coulèrent. Nous avons acquis la certitude que les zombies pouvaient apprendre, ou tout au moins : se souvenir.

Montréal apprit que toute île qu'elle était, les flots qui la séparaient de la vague zombie ne formaient pas une frontière suffisante. Les zombies s'échouaient dans le fleuve et se traînaient jusqu'à ses rivages indéfendus. Manhattan ressemblait à ces films de super-héros qui détruisent tout sur leur passage – l'impunité pour la défense d'intérêts supérieurs contre des actes de destruction universelle ; donc, une réponse nécessaire et proportionnée – de rares véhicules blindés en convoi mitraillaient encore des hordes dans l'espoir d'un contrôle total de la zone. Paris sombrait dans un néo-noir qui ne dura qu'un temps qu'on appela « les semaines folles », Barcelone, Marseille, Athènes voyaient leurs

marins se réfugier sur des bateaux qui sombrèrent bientôt sous le poids des revenants dont était tapissé le fond de la Méditerranée après des décennies d'ignorance de la *question des migrants*. Doucement mais sûrement les capitales tombaient, les îlots s'estompaient. Tout le vieux monde disparaissait avec les derniers coups de feu.

L'INSURRECTION QUI REVIENT

Tout a été très vite, tellement vite que certaines personnes ne savent pas encore ce qui se passe, pourtant nous formons déjà un bon groupe dans la forêt des Landes, il y a parmi nous Jean qui a été le premier à s'allier avec toute la horde, il a une capacité d'observation différente, dès le départ il porte un autre point de vue sur les choses depuis son fauteuil roulant. Il s'est bien vite aperçu que le rythme modéré permettait d'établir un espace de confiance avec la horde, finalement ils ne sont pas si affamés, mordre n'est pour eux qu'un réflexe, de toutes les manières ils ne peuvent digérer puisque certains n'ont même plus d'estomac. Par contre lorsqu'on les maintient au calme, ils sont capable de s'arrêter sur une musique de stopper leur quête lente et permanente pour se reposer et regarder les étoiles, ils ne regagnent pas leur humanité, mais parfois on serait presque empathiques

devant leur détresse, leur être désormais empli de vide. Ils ne conservent que certains réflexes, des automatismes qui ont été implémentés lors des obligations, devrais-je dire, aliénations, de leur vie sociale précédente.

En attendant la mobilisation va bon train, on dirait que la prise de conscience provoquée par la transformation de nombre d'entre nous en morts-vivants est partagée et assez générale. Dans la région on peut maintenant parler d'une mobilisation immense. Le port est complètement fermé, l'usine Roxel à Saint-Médard-en-Jalles est à l'arrêt, on n'y fabrique plus un obus. Les Zombies ont installé un campement à l'entrée, ainsi on peut s'assurer de l'arrêt total des opérations.

On ne sait pas comment s'est déclenchée cette épidémie, nous comprenons maintenant qu'elle se répand par les morsures des Zombies mais pourquoi mordent-ils, de toute évidence,

ce qu'ils cherchent ce n'est pas de la nourriture, alors quoi ? Un accès à leur humanité ? Il y aurait comme un souvenir fantôme des sensations de leur vie passée qui les habitent, ils chercheraient constamment à la retrouver. Peu à peu à la suite de Jean nous avons osé essayer de cohabiter avec elles et eux, Jean nous explique comment il s'est aperçu que sa capacité à maîtriser son souffle, longtemps cultivée par différents exercices, lui a permis de comprendre peu à peu les possibles espaces où l'on peut établir un échange, et peu à peu recréer des zones de relation. C'est une connaissance que nous transmettons dans les zones de résistance mais évidemment le soin des Zombies représente une attention particulière qui prend du temps en plus de nos journées remplies. Nous y tenons pourtant, rentrer en relation avec eux signifie que nous ne serons pas contaminés, si nous parvenons à

établir un lien t^énu, intime, qui soit hors de la peur et leur permette de se rattacher à cette humanité, ils s'apaisent. Mais attention c'est subtil, toute émotion trop forte les dépasse et ils s'attaquent à toi, il faut réussir à s'adresser à leur fantôme, c'est notre seule option, et leur présence est finalement rassurante et protectrice pour nous.

Lorsque je sors je suis maintenant toujours accompagné de Greg, il se tient avec moi, ma présence le calme, cependant il réagit dès que ma tension personnelle se fait ressentir, je veux dire, il est comme un fil tendu attaché à mon état sensible, se met en branle réfléchissant chaque vibration, une répercussion immédiate à mes émotions, ne laissant passer aucun camouflage. La présence de Greg demande une maîtrise de moi-même qui m'enrichit chaque jour, je dois à tout instant refuser l'échappée, le déni et accepter

mes réactions et mes ressentis qui sont toute la richesse de mon humanité. Je sais bien que peu d'entre nous maîtrisent les relations avec les Zombies, c'est un exercice difficile, je fais attention de ne pas surestimer mes capacités et normalement je ne vais pas dans les endroits où je risque d'être défié lorsque je suis accompagné de Greg. L'autre jour alors que je revenais de rendre visite à nos observateurs du côté de Biscarrosse, je me suis retrouvé pris dans une tempête de grêle, je vous promets ! Des grêlons gros comme des balles de tennis, je n'y croyais pas on est en plein mois d'août, je n'avais jamais vu cela, la colère du climat, oufff, c'était difficile de ne pas paniquer et de ne pas inquiéter Greg, je lui ai parlé tout le long, ne t'inquiète pas, lui disais-je, ça va passer, je suis un peu inquiet mais je suis toujours avec toi... Évidemment lui était tout à fait indifférent à la pluie à la grêle ou à tout autre aléa climatique,

il ne voyait que moi, et ressentait uniquement mon stress et mon niveau de tension.

Un bar, je m'y suis engouffré peu importe, je risquais de me faire assommer par ces grêlons, j'ai même négligé le drapeau affiché derrière le comptoir soit disant en support à l'équipe de foot nationale, j'ai pris la main de Greg, lui ai parlé le plus calmement possible et nous nous sommes assis au fond du café, je n'allais pas le laisser dehors personne n'aurait compris, ç'aurait été encore plus dangereux. C'est à ce moment que ces gars m'ont avisé.

« Eh toi, qu'est-ce que tu crois ! Avec ton pote retardé et ton drapeau arc-en-ciel, tu te crois à la foire, c'est pas le carnaval ici ! » C'est vrai je portais un petit rectangle multicolore cousu à l'extérieur de ma manche gauche, celle du cœur, j'avais oublié. Ils avaient la coiffure bien dégagée derrière les oreilles, une tronche de militaires en service au camp de Souge tout

proche, la soldatesque de permanence au bar... Je garde mon calme ne dis rien parle à Greg, ne t'inquiètes pas ce n'est rien ça va passer ils vont aller se rasseoir. Greg et moi on est ensemble depuis longtemps il connaît ma voix, il sait se poser sur mon calme. Mais les soudards insistaient, eh ! le retardé tu viens jouer un peu ? Impossible de tenir Greg, il était trop inquiet le déni d'humanité est ce qui le touche le plus, il perd complètement ses repères. Greg se lève, et dans ce cas on ne peut plus rien faire, tout geste de contrainte lui fait encore plus peur je reste sidéré, il faut aussi dire que je me sentais moi aussi menacé par les grivetons... Bref Greg s'est approché d'eux vraiment lentement, comme toujours et paf il leur a sauté dessus il a bouffé l'oreille de l'un alors que l'autre s'enfuyait. Me voilà immédiatement dehors alors que le patron du bar soifait la chevrotine de sous le comptoir, car Greg était

parti à la poursuite du rasé, heureusement, lorsque nous nous sommes retrouvés dehors, le bidasse s'était planqué. Je me tenais à distance de Greg, on ne sait jamais dans ces cas là il pourrait perdre le contrôle, mais nous avons un lien assez fort et il a reconnu ma voix, il s'est calmé et s'est rapproché de moi, j'ai pu lui prendre la main et nous sommes repartis.

Peu après, on l'a vu passer le fifrelin dans sa bagnole, il retournait à la base avec son oreille sanguinolente, évidemment il ne va en parler à personne. Greg et moi sommes retournés chez notre allié qui observe la base pour faire un point, je suis fatigué, Greg lui jamais, il ne dort jamais, n'a plus ces besoins matériels il est déjà de l'autre côté, je m'attache toujours à comprendre pourquoi notre lien se maintient, pourquoi il ne lâche pas tout simplement.

Acco nous ouvre sa porte, il va partir au travail, il est adjoint technique de 2e classe au camp de Ger, c'est-à-dire qu'il nettoie les locaux, fait le ménage quoi... On lui fout la paix il est plutôt pote avec tout le monde « oh il est sympa ce Acco, c'est pas comme ces autres qui débarquent pour nous remplacer, toi Acco on est tranquilles, tu restes à ta place. » « Et dit, Acco, t'as une femme pour faire le ménage chez toi, ou faut que tu nettoies les chiottes encore dans ton taudis ? » Bref Acco sait se taire et il garde les oreilles ouvertes, il le fait parce qu'il sait que sa position est essentielle, pour notre petit réseau. Acco a déjà fui les horreurs de la guerre dans son pays natal, il ne veut pas la voir arriver ici. De notre côté on fait de notre mieux pour le soutenir, nous tenons à lui nous le lui disons, nous sommes là pour lui autant qu'il le souhaite même si parfois il préfère sa solitude. Nous

espérons aussi qu'il n'aura pas à tenir ce rôle trop longtemps.

Dans les jours qui ont suivi l'incident du bar, nous sommes restés en constante communication avec lui, nous avons des canaux cryptés sur des tunnels directement routés sur les satellites autonomes, mais nous savons bien qu'une fois Acco à l'intérieur il est livré à lui-même, nous ne pouvons plus grand chose pour lui s'il fait face à un problème. Bref, je vais lui laisser la parole pour nous raconter cette histoire, il a consigné les faits dans son journal.

Après ce que m'ont raconté les autres de l'épisode du bar et de la fuite du griveton, je m'attends à trouver le chaos en arrivant au camp, mais pourtant rien... C'est vraiment curieux tout est calme, aucun signe de la transformation en cours, pourtant l'alerte de

l'apocalypse Zombie a été donnée et j'ai été soumis à des tests antigènes car je venais de l'extérieur. J'étais *clear* et suis entré sans remarquer signe particulier... Donc voilà j'arrive et je me mets au boulot, on est déjà en fin de journée, il faut nettoyer la cuisine puis les couloirs attenants aux dorfoirs, je risque d'être en retard pour les chiottes, on verra bien. Lorsque j'ai voulu quitter la base le soir, après mon taf, le garde me dit que tout est fermé, il appelle le commandant, « au vu des nouvelles » blablabla... une « attaque contaminante » en ville... si je quitte le camp je ne pourrai pas revenir travailler le lendemain. On m'offre de rester loger sur le site, « le temps que les choses se calment. » J'acquiesce, mes pensées vont vers vous Joe et Greg, j'espère qu'il ne s'est rien passé de grave et que vous avez réussi à rester en lieu sûr.

Du coup, je me trouve une place où dormir, dans le même bâtiment que la chambrée, un genre de placard, franchement je préfère éviter la chambrée, le contact des troufions la nuit, ça file des cauchemars. Bien sûr ça n'a pas loupé au milieu de la nuit, gros chambard, tout le monde fuit. Le soldat du bar a réapparu en Zombie. Ils ont mis un moment à faire la différence, normal, ils se ressemblent vachement Zombies et soldats, un même genre de difficulté à développer un esprit de synthèse, et une obsession monomaniaque commune : tuer son prochain... Bref le Zombie a certainement faim à l'heure qu'il est, et vu qu'il n'y a personne pour lui passer un brin d'humanité, il cherche des cerveaux. Je ne bouge pas de là où je suis, j'ai les écouteilles aguerries, mais je me garde bien de mettre le nez hors de mon placard, ça tombe bien tout le monde m'a oublié.

Comment vous dire, je ne comprends pas grand chose, beaucoup de hurlements, d'impuissance, on ne sait plus où on en est, ni comment faire lorsqu'on se fait attaquer dans sa propre chambrée. J'imagine que l'on ne peut pas sortir les armes contre ses camarades aussi facilement, et il n'y a pas de protocole dédié... Ça serait quoi d'ailleurs un tel protocole, rébellion ? Mais faut que ça passe par un supérieur, et eux sont tranquillement bien au chaud dans leurs pavillons personnels, ils n'ont rien à faire dans la chambrée au milieu de la nuit, du coup les grivetons sont livrés à eux-mêmes, plus de chef, c'est mal barré.

Ah si j'entends l'autre, je reconnais cette voix, c'est lui qui s'était viandé dans les chiottes l'autre jour, le même ton gueulard, cette fois-ci il pleure sa mère, il demande qu'on appelle le commandant qu'on aille chercher des armes, on ne peut pas sortir, dit-il, il y a des Zombies

partout, fermez les portes ! Je crois que le camp n'était vraiment pas prêt, il n'y a aucune parade prévue lorsque le risque vient de l'intérieur, en dehors des heures habituelles les soldats sont le plus souvent laissés livrés à eux-mêmes, un gardien, quelques adjudants, les personnes présentes n'ont pas accès aux réserves de munitions, tous les protocoles existants visent à protéger les accès, ne prévoient rien pour l'intérieur. Ce soir en tous cas il n'y a pas un chat, des soldats dans la chambrée, les Zombies, et moi.

Je reste dans mon placard un bon moment, j'ai du m'endormir il me semble... En tous cas maintenant tout est silencieux, je me risque à mettre le nez dehors, il n'y a personne dans les couloirs... Je m'approche du dortoir, oui c'est bien ça, ils sont tous là, les soldats ont fait une barricade avec les lits, et les Zombies essaient de passer, ça ne va pas durer

longtemps, le jour va se lever et les gradés vont arriver avec des armes. Je me décide à intervenir, je n'ai jamais vraiment approché les Zombies mais Joe m'a un peu expliqué, ils sont affamés d'un cerveau avec de vraies connexions neuronales, mais évidemment c'est impossible de les aborder lorsqu'ils sont en groupe, je me pause une seconde sur place ne sachant trop que faire... Une figure dégingandée s'approche dans l'obscurité du couloir, je la vois à peine, oui il me semble que je le reconnais c'est le capo à lunettes. Oh la la il est bien amoché mais je me souviens bien de lui, il est plutôt calme et pausé normalement. Je m'approche très lentement depuis l'autre bout du couloir, en le regardant bien dans les yeux posément, il a le regard abyssalement vide, mais je ne détourne pas les yeux, je chantonne doucement, ça y est je suis à côté de lui. Je lui prends la main tout en faisant de mon mieux

pour éviter ses morsures, sans geste brusque. C'est une chance, il s'agit d'un soldat avec qui j'avais un échange plutôt apaisé il en garde sans doute une mémoire physiologique...

Pendant ce temps on entend des cris rager dans la chambrée, il y en a un je crois qui a réussi à se percher sur les lampes, on entend les attaches métalliques du néon grincer, il observe sans doute la scène avec un relatif sentiment de sécurité qui lui permet de parler.

« hey Ace ! C'est pas possible que ce soit toi, t'es mon frère ! Je ne peux pas l'croire... On est encore ensemble, non ? On ne s'est pas fait bouffer par ce monde, il faut réagir. »

D'autres voix se lèvent : « — Putain, on dirait des bleus ! — Ouais, on dirait toi quand t'avais pas ta fourragère. » Peu à peu les gars commencent à se reconnaître les uns les autres, à prendre conscience que cette fois-ci ça va trop loin. Ils tiennent à leur humanité et elle

leur échappe bien plus visiblement que sur un champ de bataille. « — On peut pas crever comme ça. — On peut pas tuer nos frères. — Obéir, obéir toujours, ça ne suffit pas, finalement on nous laissera toujours tomber. — Là haut ils sont bien au chaud dans leur plumard. » etc. Toutes ces choses que l'on entend depuis que l'armée est armée, que le peuple est peuple et que l'une n'existe pas sans l'autre... C'est à ce moment que débarque le caporal en chef, responsable du coin, depuis le fond du couloir je le vois passer la porte avec des munitions, bien sûr il n'a pas pu apporter les drones dans les locaux, ils ont une sécurité programmée pour éviter ça, mais il est plutôt bien équipé d'armes automatiques, et puis il n'est pas seul, il a amené les chiens et trois gradés. Il n'a pas lancé l'autre bataillon, il ne sait pas encore vraiment ce qui se passe. Il a sans doute bien vu le grabuge sur les caméras

de surveillance, mais il a encore du mal à comprendre ou bien à y croire, Merde ! Il commence à tirer dans le tas indistinctement.

Cette fois-ci, je l'entends, c'est un autre gars qui s'en mêle, « — On va tous se faire avoir ! — Attends on va pas laisser tomber nos frères, nous on a encore un cerveau » dit un autre, je me réfugie dans le placard, et mon pote Zombie à Lunettes va rejoindre les siens, au passage il se prend quelques balles mais il bouffe la gueule du caporal.

Les tirs cessent il y a un moment de grand silence.

Là il se passe quand même une chose étrange, un silence complet, j'entrouvre la porte, je n'aurais jamais imaginé un truc pareil, les militaires et les Zombies se regardent en chien de faïence, au repos tout le monde, plus de mouvement du tout, même pas de garde à

vous, c'est comme si tous les cerveaux s'étaient vidés. Soudain j'entends un bruit suraigu, c'est la protection antiémeute du camp ! J'entends les soldats qui paniquent, les voix sont confuses, « — C'est sûr, on n'en sortira pas vivants » dit l'un. « — Il n'y a rien pour nous protéger » fait une autre voix, « — On est à leur merci, les sardines ordonneront de tirer dans le tas, sans distinction. » C'est le chaos, il y a des bruits de course et des portes qui claquent, chacun tente de se planquer de son côté. Les Zombies bien sûr restent insensibles, toujours dans leur quête de cerveaux, ils attrapent quelques soldats de plus que j'entends crier, mais en loupent d'autres qui sont sans doute imperceptibles pour eux. Ceux-là fuient et se retrouvent en conciliabule dans les toilettes, je les entends depuis mon placard, « — Bon on fait quoi maintenant, si on sort on se fait canarder, si on reste on se fait bouffer par les

Zombies. — Moi je crois que les Zombies sont plus négociables que les boss après tout on a passé un bon moment ensemble, ce sont des collègues. »

Bon voilà, le calme revient, je me risque à jeter un œil dehors, ça a pris quelque temps mais il semble qu'un début d'organisation est installé à la caserne. Les troufions se sont barricadés derrière les Zombies, ils ont laissés les morts-vivants sortir pour eux, les gradés ont dû se barrer vite fait... Certains ont tenté de se réfugier à l'intérieur je vois qu'ils ont été attachés aux barricades, bonne parade. Remontés, les soldats n'y croient plus, les gradés font de bons appâts, les Zombies protègent les lieux. il faut dire qu'avec la grève à l'usine de Saint-Médard-en-Jalles, et la grève des dockers, ils n'y a plus rien pour armer les drones. Je crois que cette caserne n'est pas la seule à se soulever, j'envisage une sortie par la

fenêtre des chiottes pour rejoindre Joe et le campement de Saint Médard pour avoir des nouvelles.

OK ils étaient tous bien occupés, j'ai pu filer par la fenêtre et personne ne m'a dit quoi que ce soit au poste de garde lorsque je suis sorti... On dirait que le chaos s'installe vite et dépasse rapidement les protocoles les plus simples, pas bien sérieux tout ça. Mais au moins je peux me mettre en route vers Saint Médard, en chemin je passe devant les autres casernements, c'est un vrai chaos partout, mais on dirait que ça ressemble à un début de prise de conscience, il y a un groupe de soldats en train de discuter ; « — Dis, moi non plus je ne la sens pas cette histoire, tu imagines si après quelques années de service on devient comme eux, on n'a plus de cerveau on veut juste bouffer celui des autres ? » l'autre de répondre « — Ouais, me semble aussi qu'on peut

facilement se faire avoir, c'est un genre de virus bien spécial, il porte la contagion de la vacuité ; en fait pas certain que ce soit un virus, mais une contagion ça c'est sûr. Et puis ce truc vient pas forcément de l'extérieur, dans le fond ça ressemble bien à ce qu'on essaie de nous faire avaler partout, avancer sans réfléchir, obéir, exécuter mécaniquement, car c'est là-haut que les décisions sont prises. Mais si au bout, on perd tout... — En fait c'est logique, comment ça serait autrement, comment on garderait nos cerveaux en allant tuer des frères, des gars comme nous qu'ont pas demandé d'être là, qui sont dans la merde, et qu'on leur a dit : si vous venez défendre la nation vous serez en sécurité, mais en fait c'est en danger qu'ils sont, en danger de perdre leur humanité. »

Un peu plus loin un autre groupe, encore plus impressionnant, Zombies devant, troufions derrière, ils vont visiblement sur le

même chemin que moi vers Saint-Médard-en-Jalles, est-ce que c'est pour soutenir les grévistes ?

Je me décide à cheminer avec eux, histoire de comprendre un peu la situation, et pouvoir prévenir les copaines le cas échéant.

« — Salut les gravetons, comment ça va ?

— Wesh, les gravetons ! Comment tu te permets un truc pareil, t'as pas l'air vraiment bien assofti de ton côté non plus !

— Fais gaffe, on pourrait envoyer un de nos potes là-devant, il te boufferait la gueule en deux deux.

— Oh non, je voulais pas vous offenser, j'étais pas sûr que vous soyez du régiment, vous êtes une sacrée troupe de drilles là vous vous déplacez souvent comme ça ?

— Y paraît que c'est l'chaos partout, alors nous on s'est dit, avec nos petits copains on peut p'têt aller voir, histoire de comprendre

c'qu'y se passe. Y paraît que ça bouge pas mal, que les gars ont arrêté l'usine, qu'ils demandent qu'on arrête de tirer sur nos frères. Nous c'est pareil, on l'voit bien, les gens sont dans la rue parce qu'ils en peuvent plus, il y a aussi nos mères nos sœurs, on à tous perdu quelqu'un de proche dans une manif réprimée, il y a un moment où on se pose des questions.

— Ah ouais ! Et vous compter aller voir où ?

— Ben y paraît qu'ya une grève à Roxel, on se demande bien c'est quoi l'histoire, d'habitude ces gens là y sont plutôt calés, y vont pas s'mettre en grève pour rien.

— Ah ouais, dis-je, et vous leur voulez quoi à Roxel, vous en avez pas assez des munitions ?

— Ben justement on préférerait qu'y en n'ait pas trop trop dans le coin, si y a pus d'munition, on pourra pas se faire tirer dessus,

du coup on s'est dit que avec nos p'tits amis on pourrait p'têt leur donner un coup de main à Roxel.

— Ah dis-je, vous êtes tombés sur la bonne personne, si ça vous dit, je vous amène là bas. »

LIBERTÉ : UN ÉTAT INORGANISÉ ET SAUVAGE

Yevgeny Zamiatine (1920)

Voici un extrait de *Nous Autres*.

On me traitera peut-être d'idéaliste et de fantaisiste, mais j'ai la conviction profonde que, tôt ou tard, nous trouverons place aussi pour ces heures dans le tableau général, et qu'un jour, les 86 400 secondes entreront dans les Tables des Heures.

J'ai eu l'occasion de lire et d'entendre beaucoup d'histoires incroyables sur les temps où les hommes vivaient encore en liberté, c'est-à-dire dans un état inorganisé et sauvage. Ce qui m'a toujours paru le plus invraisemblable est ceci : comment le gouvernement d'alors, tout primitif qu'il ait été, a-t-il pu permettre aux gens de vivre sans une règle analogue à nos Tables, sans promenades obligatoires, sans avoir fixé d'heures exactes pour les repos ! On se levait et on se couchait quand l'envie vous en prenait, et quelques historiens prétendent même que les rues étaient éclairées toute la nuit et que toute la nuit on y circulait.

C'est une chose que je ne puis comprendre. Quelque trouble qu'ait été leur raison, les gens ne devaient pourtant pas être sans s'apercevoir qu'une vie semblable était un véritable assassinat de toute la population, un assassinat lent qui se prolongeait de jour en jour. L'État (par un sentiment d'humanité) avait interdit le meurtre d'un seul individu, mais n'avait pas interdit le meurtre progressif de millions d'individus. Il était criminel de tuer une personne, c'est-à-dire de diminuer de cinquante ans la somme des vies humaines, mais il n'était pas criminel de diminuer la somme des vies humaines de cinquante millions d'années. Cela prête au rire. N'importe lequel de nos numéros de dix ans est capable en trente secondes de comprendre ce problème de morale mathématique, alors que tous leurs Kant réunis ne le pouvaient pas : aucun d'eux n'avait jamais pensé à établir un système

d'éthique scientifique, basé sur les opérations
d'arithmétique.

CONTE DU MERCURE ET DU MYOSOTIS

Al était une fois, au pied d'une immense montagne, au cœur d'une dense forêt, près d'un torrent, proche d'une cascade majestueuse, une humble maison de pierres nichée au creux de rochers qui l'abritaient des vents comme des échos impétueux de la chute d'eau. Une fumée légère s'échappait dans le froid de l'automne, dans la lumière tombante d'un jour si court qu'en un clin d'œil l'ombre passait d'ouest en est pour s'éclipser dans la nuit noire.

Celui qui vivait là ajouta une buche dans le poêle pour relancer la flamme et tromper le courant d'air glacé qui parvenait à s'insinuer entre les pierres, malgré les couvertures de laine et les fourrures de bêtes qui tapissaient les murs. Avec l'âge, la chaleur semblait abandonner son corps sec et le fin vélin de sa peau ne suffisait plus à le maintenir sans frisson.

Le regard de Menelaüs Vernal se perdit sur le bec de la théière sur le poêle, se flouta et flotta bientôt loin, très loin d'ici, dans des contrées qu'il espérait visiter bientôt et dont son imagination lui montrait les couleurs chatoyantes, des papillons par milliers, les créatures mythologiques, les nymphes et les griffons, les musiques entraînantes et les danses merveilleuses autour de grands feux de joie. À l'aune de ce solstice d'hiver, il lui serait enfin possible d'accéder au royaume des fées. Il espérait y apprendre le secret de leur immortalité afin de s'en rendre maître, de prolonger sa propre existence pour achever son grand œuvre.

Car Menelaüs Vernal était un grand mage. Peut-être le plus grand de tous ! Non, pensait-il, *sans aucun doute* le mage le plus grand que le monde ait jamais porté. Une fois immortel, il deviendrait une légende et montrerait au reste

du monde la bonne manière d'y vivre, la seule manière qui soit. Le sifflement de la vapeur le tira de sa rêverie. Il se servit une tasse de thé fumant dont la première gorgée calma son tremblement. Il toussa une fois, souffla sur la tasse brûlante d'où s'échappa, pour lui inonder le visage, un nuage de vapeur d'eau.

S'il voulait vivre plus longtemps, c'était d'abord pour accomplir ce qu'il avait poursuivi, comme d'autres avant lui, toute sa vie durant, depuis qu'il avait vu, enfant, fondre la pierre pour en extraire le feu liquide : la transmutation du plus vil en ce qui est le plus pur. Cette quête l'avait conduit à voyager aux confins de la Terre, à retourner les montagnes pour en extraire les minerais les plus riches et les pierres les plus précieuses, au prix de la sueur et du sang d'innombrables bipèdes aux allures étranges et aux langues bicornues dont

le sacrifice avait été pour lui un simple constat sur le chemin de la pureté.

Car Menelaüs Vernal ne s'encomrait point d'états d'âme dans sa quête. Il se rangea facilement aux avis des croyants et des puissants pour justifier l'exploitation sans limite des terres et des hommes. À ses yeux comme aux leurs, les arguments de raison pour justifier les pires abominations fleurissaient naturellement comme les perce-neiges au sortir de l'hiver. Il avait conçu des navires pouvant porter des canons qui projetaient la mort au loin aussi sûrement qu'une épidémie de peste. Devant l'aigreur de ce personnage, on pouvait s'étonner de le voir ainsi visité par des êtres aussi rares et fragiles que des lutins ou des fées.

Malgré une ouïe décatie par l'âge et le martèlement des enclumes, les explosions et les cris d'agonie, il percevait sans effort le vol strident mais discret des fées dès qu'elles

s'introduisaient dans sa maison. Elles venaient par petits groupes, virevoltaient devant lui pour s'assurer de son attention, puis montaient le long du lustre, autour des bougies, laissant dans leur sillage une poudre fine qui au contact des flammes colorait la lumière autrement blafarde qui plongeait habituellement la petite salle dans une pénombre dansante. Depuis les anneaux suspendus au plafond, elles pouvaient l'observer, hors de sa portée.

Menelaüs Vernal sentait son échine le chatouiller avec la présence de ces bestioles impudentes dont il ne parvenait pas à percer le secret. L'arrogance de sa supériorité, face à ces êtres chétifs, prenait un camouflet. Il en avait développé une allergie qu'il attribuait à cette poudre magique qui faisait étinceler un instant sa modeste demeure. Il éternua. « Vous voilà petites garces ! Que me vaut donc votre vespérale visite ? » Il pouvait à peine deviner

leurs rires fluets et jamais n'avait pu entrer en dialogue avec elles. Le mage, taciturne, s'en accommodait en se faisant à lui-même un monologue, car la solitude dans laquelle il vivait à présent le privait de tout interlocuteur.

« Le solstice est bientôt là. Cette fois-ci je suis prêt. Annoncez à votre peuple que je viendrai tantôt et qu'il pourra m'accueillir, moi, le grand mage Menelaüs Vernal. Je vous ferai l'honneur de ma présence et je ne viendrai pas les mains vides. » Il posa sa tasse et se leva lourdement pour se tourner vers un rideau qu'il tira, soulevant un nuage de poussière qui mit en fuite les pauvres fées. De derrière le rideau, sur une étagère il tira un coffret qu'il transporta avec difficulté jusqu'à la table. Il souffla dessus pour l'épousseter un peu, puis saisit la chaîne autour de son cou pour en sortir un objet de métal, de l'or sans doute, fin

et brillant, comme tressé d'air, qu'il contempla avec nostalgie à la lumière de la bougie.

Il passa son doigt sur l'emplacement de la serrure du coffret et y engagea son pendentif : cette clé improbable tourna dans la serrure et le coffret s'ouvrit. Le mage remit promptement la clé autour de son cou avant d'orienter le coffret sous la lumière et leva son couvercle. À l'intérieur, une riche étoffe alizarine brodée d'or et d'argent, scintillait comme il la caressait en la retirant du coffret pour la déposer délicatement sur le bois usé de sa table. Il repensait aux cheveux bouclés, au visage doux, noir comme l'ébène, aux prunelles noires de nuit et de rage de celle à qui il l'avait volé. Sous cette étoffe, une collection d'objets métalliques : billes de couleurs différentes, fins bijoux, une fiole contenant du mercure, des tissages improbables de fils dont seul le poids pouvait trahir la nature métallique, des pièces

de monnaie frappées de diverses origines... Tous les souvenirs de ses aventures à la recherche de la *Pierre philosophale*... et une lettre dont le cachet, encore intact, portait le même symbole que la bague à son index droit. Il l'avait écrite un jour d'enthousiasme, après le pillage d'une civilisation qu'il croyait être celle décrite par les Anciens, alors qu'il venait de mettre la main sur toute une maisonnée d'esclaves dont les dents avaient toutes été remplacées par un métal sombre qui attirait à lui toute lumière et rendait leurs sourires abyssaux, tout comme leurs cris d'ailleurs, lorsque les mercenaires à sa solde les leur arrachèrent. Une fois fondues, toutes ces dents avaient donné une très belle statuette de la Vierge, couronnée d'or et chapée de diamant. Le métal noir était particulièrement aisé à travailler tout en offrant une résistance supérieure même au diamant. La statuette,

bien que parfaite, s'effrita comme du sable à l'air ambiant : ce métal prodigieux ne conservait de solidité qu'au contact d'un milieu aqueux. Il ne lui en restait d'ailleurs qu'une poignée de canines qu'il conservait dans un bocal, dans ce coffret. Aussi, lorsqu'il avait découvert la statuette en poussière, toute sa tirade sur la « fin de sa quête » destinée à l'université était devenue caduque et la lettre n'avait pas fait son chemin. Pire, les porteurs et tout l'équipage, effrayés de voir le symbole de puissance des colons soufflé par le vent, avaient abandonné l'expédition : ni la peur du fouet, d'une main coupée ou d'une tête tranchée n'avait suffi à en retenir aucun. Menelaüs Vernal ne devait son salut qu'à sa connaissance ésotérique et son implacable rigueur morale ; en sacrifiant la vie de ses compagnons, il avait pu se téléporter jusqu'à un port connu d'où il résuma bientôt ses recherches, blâmant

l'ingratitude des sauvages pour la perte de l'expédition. Sa parole, pour le moins, renforça la conviction chez ses pairs de la nécessité d'être brutal. Il refit fortune à refaire de la poudre et des canons. Dans ses pupilles luisait la flamme qui emportait la lettre jamais ouverte dans les oubliettes de la mémoire.

Car la magie a un prix inéluctable. La transformation active du monde requiert un sacrifice de vie. La magie puise dans la vie pour transformer la matière ou ses arrangements. Allumer une bougie peut brûler quelques poils, mais déplacer un corps vivant et son entourage proche d'un lieu à un autre réclame le sacrifice de plusieurs vies. La plupart du temps, l'usage de la magie n'affecte que le mage lui-même : c'est sa vie qu'il met en danger. Mais lorsqu'il atteint une certaine puissance, un certain âge, ou les deux, le mage a tendance à préférer au sacrifice de sa vie celle des autres. C'est

principalement pour cela que la magie a largement disparu de nos jours et qu'on lui préfère la technologie qui sacrifie de préférence des vies qu'on ne voit pas lorsqu'on l'utilise. Cependant les deux pratiques sont essentiellement équivalentes.

Øn n'a rien sans rien ni personne.

Le jour du solstice, le mage Menelaüs Vernal se rendit tôt devant la cascade, emportant avec lui le coffret dans lequel il avait rassemblé tous les échantillons de métaux qu'il avait pu rencontrer au cours de sa vie. Il comptait en faire offrande aux fées pour les inciter à divulguer le secret de leur immortalité. Lorsque le soleil matinal, formant un bel arc-en-ciel, inonda de ses rayons la cascade, il aperçut un passage s'ouvrir devant lui, derrière le rideau de tonnerre du torrent. Le passage se referma sur lui et une faible lumière devint son guide jusqu'à ce qu'il émergeât *de l'autre côté*.

Il ne pleuvait pas. Une brise estivale caressait son visage. Les battements de son cœur ralentissaient sensiblement. Il prit une grande inspiration. Puis une autre. L'air portait une odeur florale qui le ravissait. Il inspira encore un grand coup et éclata d'un rire

inextinguible. La pureté de l'air, la satisfaction d'y être arrivé, la sensation de jouvence qui le saisissait contribuaient à son hilarité. Il dut tomber à genoux et s'appuyer sur ses mains pour tenir le rire et reprendre son souffle. Son ventre était tendu et ses larmes coulaient à flot comme il tentait de reprendre le contrôle de son corps. Il s'assit sur l'herbe verte. Il se sentait soul. De la manche il essuya ses larmes. Devant lui se dressaient des fées aussi grandes que lui, ce qui lui cogna le cœur. Jusque-là il n'avait vu que des libellules, des êtres si petits qu'ils lui paraissaient insignifiants. Il contempla en silence ces trois êtres ailés d'iridescence, légèrement vêtus, à la chevelure en cascade de pétales autour de visages aux traits fins, presque humains, aux grands yeux irisés. L'un d'eux lui tendit la main et l'aida à se relever. Dès qu'il fut debout, un autre l'empoigna et ils

s'envolèrent, le décollant du sol comme une rafale un fétu de paille.

La contrée des fées ne ressemblait en rien à ce que les Anciens décrivaient ni ce à quoi son imagination avait pu le préparer. La forêt s'étendait à perte de vue, même depuis le ciel. Les fées volaient vite et la nausée s'empara de son ventre et de sa gorge. Le mage dut faire un effort pour ravalier l'angoisse acide qui voulait s'extraire de son corps détaché du sol. Après un temps qui lui parut trop long, le spectacle qui s'offrait à lui lui fit oublier son malaise. Dans l'immense cratère qui jadis eut dû être l'une de ces mines titanesques qui creusent la Terre sans retenue, se déployait une cité grouillante autour du disque parfait d'un lac qui, du fond de l'entonnoir, faisait miroir au ciel d'azur comme s'il continuait sous la terre. La cité descendait en spirale depuis la surface et sur des centaines de mètres. Seuls les premiers

étages devaient profiter longuement de la chaleur du soleil, les étages les plus bas restant dans une ombre plus épaisse à mesure de leur rapprochement des rives du lac. En son centre se dressait comme un arbre immense qui projetait son ombre lente sur la paroi profonde opposée au soleil ; elle se déplaçait comme celle de l'aiguille d'un cadran solaire. Menelaüs Vernal découvrirait bientôt comment cette ombre rythmait la vie de la cité, proposant un *avant* et un *après* qui suffisait à marquer le passage du temps. Car, il s'en rendrait compte assez tôt, le soleil semblait ne jamais se coucher sur cette contrée.

Comme les fées se rapprochaient d'un étage intermédiaire, Menelaüs Vernal observa que chaque étage était séparé du prochain par une falaise : la cité était conçue pour des êtres volants et il sentit un frisson le parcourir à l'idée qu'il dépendait entièrement du bon

vouloir de ses hôtes pour se déplacer — la dimension du cratère rendait difficilement concevable d'en faire le tour pour passer d'un étage à l'autre et la grande hauteur rendait impossible un saut ou l'usage d'une échelle. Sans doute pourrait-il lui-même voler, mais songer seulement à utiliser la magie l'exténua. Toujours sans un mot, ses hôtes le déposèrent devant une porte et l'invitèrent à entrer, avant de s'envoler vers la tour au centre. Les passants, quoique nombreux, lui jetèrent à peine un regard. Il ouvrit la porte et trouva là un vestibule modeste où il pouvait déposer son manteau, bien trop chaud pour cet endroit, et se déchausser. La porte suivante donnait sur une salle sombre creusée à même le roc, une petite chambre avec une table simple, ornée d'un bouquet de myosotis, et une niche comme un cocon. À peine se posa-t-il sur cette humble paille que qu'il s'endormit, assommé d'un

épuisement soudain. Il avait réussi... quelque chose, mais il se sentait dépourvu comme rarement dans sa vie, aux prises avec une telle étrangeté.



Lorsque Menelaüs Vernal se réveilla, il mit un moment à recouvrer ses esprits. Malgré le repos il se sentait encore flottant. Il se leva, s'étira, et passa dans l'autre pièce. Il y trouva des vêtements d'apparat à sa taille, soies brodées avec une finesse enfin digne de son rang. Un doux parfum l'attira vers la table. Un fruit, une salade verte colorée de fleurs bleues et violettes, orange et jaune, des champignons odorants et croquants, un verre de vin au nez subtil et appétant. Il mangea lentement en scrutant par la fenêtre. Ce qu'il avait d'abord perçu comme un arbre géant, et qui formait

l'aiguille de cet étrange cadran solaire, semblait être un tour immense recouverte d'une luxuriante forêt. Il apercevait de là des fées virevolter par centaines. C'était comme une autre ville au centre du cratère, aussi dense que les pourtours d'où il l'observait. Bien que la forêt recouvrit une bonne partie de la tour, les quelque trente étages supérieurs en étaient dépourvus. Le mage pensa que le vent devait rendre leur usage difficile.

Une note était posée sur la table, rédigée dans sa langue avec une belle écriture, qui l'invitait à se préparer pour la rencontre tant attendue. Cela le revigora et il s'empressa de passer les vêtements qui avaient été laissés là pour lui. Ils seyaient parfaitement à son corps sec de vieillard, comme il pouvait s'y attendre venant d'êtres magiques. Dès qu'il fut prêt, la porte s'entrouvrit et il sortit. Quatre fées l'attendaient, harnachées autour d'un siège où

Menelaüs Vernal prit place. Les fées le portèrent jusqu'à la tour qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait pu voir auparavant. Des éléments de la structure apparaissaient parfois sous la dense végétation qui l'avait envahie. Il distinguait des angles droits, des colonnes qui portaient des plateaux immenses. Il avait la sensation d'observer une chose du passé, d'un passé lointain, comme lorsqu'il avait visité certaines « cités perdues » au cœur de jungles tropicales ; pourtant la tour semblait faite d'un seul bloc et par endroits où cette pierre lisse s'était effritée, il discernait des tiges tordues ou des tubes dont l'allure révélait dans sa bouche une saveur métallique.

« Béton armé », lui répondit succinctement une fée lorsqu'il l'interrogea sur cette pierre étrange chargée de métal. Mais Menelaüs Vernal jamais n'avait entendu ce terme et se contenta de hocher la tête d'un air

entendu. Comme ils se rapprochaient, il vit que la tour semblait n'être pas terminée, ou plutôt elle semblait avoir été détruite : seule sa structure aurait été conservée et avalée par la forêt au fil des éons. Décidément cet endroit recelait bien des mystères. Une fois sur l'un des nombreux plateaux ouverts aux quatre vents, il put prendre la mesure de la tour. Le plafond gris s'élevait au-dessus de lui à quatre toises et l'autre côté du plateau s'étendait à deux encablures. La tour comptait une soixantaine d'étages occupés par la forêt, ce qui rendait l'ensemble de la cité encore plus immense.

Encore une fois les fées qui l'avaient mené là s'étaient éclipsées sans un mot. Menelaüs Vernal chercha, parmi les centaines de convives, un atour, un vêtement, une posture qui lui indiqueraient son hôte de marque. Personne ne semblait faire attention au mage, pourtant aussi étrange ici que ce lieu et ses

habitants l'étaient pour lui. Un tapis de myosotis brilla sous les rayons longs du couchant. Menelaüs sut immédiatement que la fée assise là, au milieu des fleurs, entourée de musiciens qui tous la considéraient avec déférence, était la personne qu'il cherchait. D'un pas rassuré il se rapprocha de la musique. Lorsqu'elle se mit à chanter, accompagnant les musiciens, ses genoux se mirent à trembler et il dut s'accrocher, le souffle court, à un tronc pour ne pas choir. Lorsque le chant fut fini, la fée l'invita d'un regard fugace, baissant les yeux sur un sourire. Menelaüs Vernal sortit de sa torpeur, referma sa bouche lâche, tira sur son veston pour reprendre une contenance, et s'avança vers la troupe dont il avait capté l'attention. Avant qu'il eût l'inconfort d'une salutation déplacée, la fée lui rouvrit son visage et celles qui l'entouraient firent place à son approche.

« Voici bien vieil qu'aucan mortæl n'eut foulæ ce ciel. », commença la fée d'une voix engageante, « Que veut-al ? » Vexé qu'elle ne sût pas son nom, Menelaüs Vernal haussa un sourcil et hésita un moment, avant de présenter son coffret. « Je vous ai apporté un présent très précieux, cet échantillon de tous les métaux connus du monde ! », entonna-t-il à haute voix pour que chacun l'entende, en s'inclinant pourtant vers celle qu'il pensait être la reine des fées, avant de continuer : « je me sens vieux et fatigué : mais il me reste tant à faire ; m'enseignerez-vous le secret de l'immortalité ? » Quelques fées s'envolèrent effarouchées ou courroucées, il crut percevoir des rires, un murmure s'éleva comme les conversations semblaient fuser à voix basse. Mais Menelaüs Vernal était venu avec un seul but, et il obtiendrait ce qu'il voulait, comme toujours. La fée portait un masque

d'incompréhension, cependant qu'un sourire mansuet. Une autre fée s'approcha d'elle et lui parla à l'oreille. Son masque éclata dans un rire gracieux et elle prit la main du mage pour s'adresser à lui en toute confiance. « Pardon, chær ami, ni les métaux, ni l'immortalité ne répondent à la parole. Lu chant caresse aux cœurs vivants, convoquant les générations à venir et lu souvenir des disparuz, afin de ne pas oublier, lu chant immémorial passe de voix en écho, d'écho en voix, spèctre ondoyant et même, rythme et silence. » Elle sourit au mage en serrant sa main douce sur sa main parcheminée. Le mage, debout d'un bond, toisa les regards alentour. Il avait soudain perdu tout intérêt pour cette courtisane. Il était là pour la reine et pas pour ses sujets. Seule la reine des fées lui apporterait ce qu'il était venu prendre. Il reprit son coffret, tourna les talons, et poursuivit sa quête du souverain, du

chambellan, d'un officier quelconque qui l'introduisît à son supérieur hiérarchique.



Il serait vain de décrire ce qui se passa ensuite sans écorcher encore l'image du mage car, refusant ici un verre, là une danse, toujours en recherche d'un chef à qui s'adresser, Menelaüs Vernal se perdit parmi les convives sans en rencontrer aucun qui l'eût mis sur la voie et s'épuisa en vanité sans prendre part à la fête. Bien incapable de saisir ce à quoi il s'était exposé, obnubilé par son faux problème, Menelaüs Vernal finit par s'endormir sur sa rage. Les jours passèrent et si tous ses ordres étaient exaucés sur le champ — il allait et venait d'un bout à l'autre de la ville, porté par les passants les plus proches qui se rendaient

instamment disponibles et bienveillantz à son égard ; trouvait bombance où qu'il aille ; interrogeant, dissertant et tirant des conclusions sur les nécessaires changements dont il démontrait l'évidence ; obtenant les outils qu'il demandait sans délai ; et un logement plus vaste sans que personne n'y trouvât à redire — le mage ne cessait de suivre sa voie sans issue sans s'apercevoir qu'il regagnait au fil du temps une énergie que seul son désarroi l'empêchait d'apprécier. Il ne pouvait se lier d'amitié avec quiconque et se comportait comme il l'avait toujours fait : en tyran arrogant et nombriliste, confit d'origine et de hiérarchie. Ainsi, rien d'étonnant à ce qu'en moins d'une lunaison, il s'ostracisât et regrettât presque sa venue.

Puis un jour, Menelaüs Vernal finit par comprendre. Il sut. Il observa ses mains fortes, inspira profondément, les passa sur son visage

redevenu doux, caressa sa barbe longue et drue, douce et souple, sombre comme le lignite, et son cœur fougueux ravivé s'enflamma. Il fit claquer ses dents, solides et saines, assouplit sa nuque et roula ses épaules. Il courut et sauta, bondissant et hurlant de joie, grim pant lestement le long des rares parois moins abruptes qu'il avait finies par trouver, raccourcis entre deux étages. Il parla à tous ceux qui voulaient bien l'entendre de ses découvertes, de la théorie nouvelle qu'il échafaudait pour décrire le secret de l'immortalité. Personne ne l'écoutait sinon pour en rire. Enfin il fut satisfait de son séjour et annonça à la cantonade le départ imminent du Grand Mage Menelaüs Vernal. Lorsqu'il s'endormit, le sourire aux lèvres pour la première fois depuis des années, il rêvait de sa gloire future. Aussi telle ne fut pas sa déception au réveil.



Dans l'ombre glacé il suffoqua, toussa, tomba du lit sur une fourrure rêche, se releva à grand peine, hoquetant, hors d'haleine. Il chercha une bougie à allumer et trouva son coffret. Il se retourna à tâtons et se cogna l'orteil contre un saut de bois rustre patiné et calé contre une cheminée. Toute la magie de son séjour s'était échappée dans la douleur de son orteil fêlé. Il sautilla un moment en rageant contre le monde, les arbres qui donnent les planches et les charpentiers qui les coupent, les ferronniers qui cerclent les seaux et les maçons qui montent les murs, les yeux qui ne voient pas la nuit et les douleurs articulaires... Alors, cette nuit-là, Menelaüs Vernal finit par comprendre. Il sut. Il trouva une bougie et observa autour de lui, dans l'ombre dansante de

la flamme, les couvertures de laine et les fourrures de bêtes qui tapissaient les murs, les alambics et les pots, les fioles, la table et la paille, les toiles d'araignées, sa cabane.

Il visa ses mains tremblantes, leur vélin fin et ridé, prit une inspiration courte et rauque, saisit son visage crevasé, emmêlant ses doigts osseux au crin filandreux de sa barbe blanchie et son cœur palpita, lançant des sueurs froides. Il claqua des dents, craqua sa nuque et fut pris d'une crampe sous l'omoplate. Quel sortilège l'avait renvoyé là, plus vieux et plus frêle, dans sa cabane alors qu'il jouissait encore la veille d'un corps réjourné ? La panique passée, son esprit de calcul se remit en ordre de marche. À travers la douleur constante de son corps décrépi, Menelaüs Vernal, à présent détenteur du secret de l'immortalité, sut qu'il ne pourrait jamais en profiter. Il entra dans une rage folle.



Si Menelaüs Vernal ne pouvait pas profiter du don d'immortalité, il utiliserait ses dernières forces à punir la trahison des fées qui lui offraient la vie des dieux d'une main en la lui ôtant de l'autre. S'il ne pouvait devenir immortel, il pouvait en revanche user de son nouveau savoir pour leur interdire à tout jamais l'accès à notre monde. Puisqu'elles s'étaient moqués de lui, il les bannirait en retournant contre elles les subtilités du temps. Menelaüs Vernal entreprit la mise en pièces de l'espace-temps, une réduction du monde à l'ordre immuable de l'égrenage rythmique selon une trame linéaire et régulière d'un temps nouveau, inscrit dans le cadre unidimensionnel d'une simple ligne éternelle. Cette césure systématique du temps aplani en instants

objectifs, normés et tous identiques rendait inaccessible une vie absente de hiérarchie, instaurant l'origine et la destination dans un impitoyable ordre mécanique imposé par les poids lourds et les engrenages fins de son invention. Le Grand Mage Menelaüs Vernal s'éteignit bientôt, non sans avoir commis l'horologie, science de la césure temporelle, et l'horloge, son outil, sa discipline, enfin, l'instrument du bannissement des fées.

Sur son cercueil, parmi les poignées de terre et les roses déposées sur un drapeau sans pli, se trouvaient une petite fiole de mercure attachée à un bouquet de myosotis. Une magnifique statue de Menelaüs Vernal, Grand Mage et Fondateur de l'Horologie, Héros de la Nation, fut dressée sur le port face à la mer, projetant son regard sur l'horizon vers l'ouest désert qu'il avait contribué à conquérir. Lui qui avait voué sa vie à la rendre immortelle, au prix

de tant d'autres, aurait pu, peut-être, une fois défait de sa propre importance, détaché de son amour-propre, se contenter d'une telle présence immobile dans l'air du temps. Qu'importe, sa statue fut fondue pour en faire des canons lors de la guerre suivante qui vit après d'inouïes atrocités (commises par tous les ennemis contre touz les vivantz, la mémoire commune et l'avenir de touz) une victoire totale de la mort et, par suite, de la forêt. Lorsqu'il n'y eut de souvenir de la folie des hommes que des traces compressées par le temps et noyées sous l'humus, après une longue période de pluie et de tonnerre, lorsqu'enfin le calme revint sur cette planète meurtrie, un double arc-en-ciel traversa l'horizon, annonçant le retour des fées.



ON TUE

Arlette Humbert-Laroche (1944)

Ceci serait le dernier poème d'Arlette Humbert-Laroche, poétesse et résistante, daté du 1er juillet 1944.

On tue,
d'un bout de la terre à l'autre,
On tue,
On tue sur la mer,
La nuit on peut voir
Dans l'énorme et indifférente solitude de l'eau
Les cadavres
Qui ont encore leurs dernières larmes
À leurs faces de linge
Tournées vers le ciel noir.
On tue aux courbes fleuries des fleuves,
On tue aux flancs chauds des montagnes,
On tue dans les villes où le tocsin qui sonne
Crie la douleur des dômes saignants
Et des cathédrales éclatées.
Là, depuis des siècles, des siècles on a travaillé,
Mais la terre est soudain devenue
Une éponge monstrueuse
Buvant la longue patience des hommes.
Partout la peur, la nuit, la mort.

Pourtant, le soleil est là.
Je l'ai vu ce matin
Jeune, fort, exigeant.
Il ruisselait sur les toits
Il mordait au cœur des arbres,
Il empoignait la ville aux épaules
Et réclamait de la terre son réveil.
Il est là.
Il est au fond de toutes choses
Et, devant ce monde qui s'entrouvre, s'affaisse
et se replie
Il y a la mystérieuse et latente énergie
Qui refuse les ténèbres
Et ne veut pas qu'on tue la vie.

**CORPS EN LUTTE CONTRE
FRONTIÈRES SANITAIRES**

[15:04, 15/02/2024] Amande - Blob :
 « Meeeer !!! ☆***.° °.(^O^)/.° °.*** ☆ le colis
 est arrivé, ramène-toi après l'atelier de réparation,
 on déballe ensemble »

Cet atelier qu'anime Amande au *blob hackerspace* ne se finit jamais avant 20h. Mer est à la fois excitée et embêtée. Le colis arrive plus tôt qu'annoncé, et ça c'est cool, mais ce soir c'est aussi la répet' de la chorale queer et ça lui aurait fait plaisir de voir les copaines... tant pis ! Dans ce colis, il y a des fioles de molécule B en arrivage depuis l'Allemagne. Et la molécule B, c'est devenu sa came. C'est la clef de la réappropriation de son corps et, depuis, la clef de la réappropriation de sa vie. La molécule B avait été là quand elle avait rencontré la communauté queer, sa communauté. On lui en avait fournie et on lui avait expliqué comment se l'injecter. Elle l'avait

d'abord testée avec prudence, mais rapidement c'était devenu un terrain d'exploration débridé. Crise de larmes puis de joie, la molécule B touchait tant d'aspects de son corps, de son humeur et lui montrait, finalement, d'autres manières d'être au monde. Une manière plus sienne !

En décembre de l'année dernière, une rumeur inquiétante avait commencé à circuler : une pénurie de molécule B se profilait à l'horizon. Jusque là, Mer ne s'était pas demandée d'où venaient ces petites fioles ni pourquoi elle ne pouvait les acheter en pharmacie comme tous les autres produits médicaux. Ces fioles étaient *dealées* de la main à la main dans la commu' et ces *deals* étaient aussi l'occasion d'échanges de pratiques, de mises à jour du parcours de transition de chacun.e. C'est tout une partie du soin, pensée comme pratique politique pour faire groupe,

que ces fioles matérialisaient pour cette communauté, que ses membres soient ou non consommateurs de la molécule B, d'ailleurs. Mais en décembre dernier, l'offensive militaire du Listenbourg en Galice espagnole avait chamboulé cette économie précaire de la B. À Santa Concha, ville jusqu'alors inconnue de Mer, mais située en plein cœur des territoires bombardés, existait depuis plus de 30 ans un laboratoire underground tenu par une vieille lesbienne ukrainienne et quelques-unes de ses acolytes. Depuis ce petit laboratoire (d'ailleurs, était-il si petit ?), elles fournissaient en molécule B toutes les communautés queers d'Europe. Les offensives armées là-bas mettaient en péril les arrangements précaires des marges d'ici.

À part la communauté queer personne n'a besoin de la molécule B, les labos pharmaceutiques ont décrété il y a longtemps

que le marché potentiel de cette molécule était trop petit et ne méritait pas les frais d'une demande d'autorisation de mise sur le marché. La production de la molécule B par le laboratoire de Santa Concha n'était donc pas interdite, ni même particulièrement encadrée. Cette molécule était simplement dans une vaste zone grise désormais laissée vacante. Et c'était l'Allemagne qui, la première, envoyait la promesse concrète de la relève à travers ce colis. C'était très excitant. L'occasion de repartir sur de bonnes bases ? Une occasion de mieux organiser le réseau de distribution à travers un tissu d'entraide renforcé, avec toujours plus de solidarité et toujours plus fort en échange de pratiques horizontales et émancipatrices !? Le Blob, était disposé à servir de centre de distribution et peut-être que sa partie *bio-hackerspace* pourrait servir pour un autosuivi médical des essais posologiques des

différent.e.s consommatrices de B. L'automédication à laquelle était contrainte la communauté queer était parfois un désavantage, mais était également devenue un territoire revendiqué et investi par Mer. Elle y avait découvert un espace pour prendre soin de son corps et à l'aimer loin des médecins, de leur savoir hermétique et de leur dédain.

Amande n'utilise pas la molécule pour sa transition, mais elle est très active dans l'organisation de la communauté et avait été un lien indispensable avec le nouveau laboratoire allemand. C'est un peu leur victoire à toute les deux que de recevoir ce colis.

*[13:13, 09/05/2024] Amande - Blob :
C'est vraiment super chouette ces groupes de parole qui se sont mis en place autour de la distribution des fioles. Trop bonne idée, je suis fière de nous et des décisions que cela a générées.*

*[13:13, 09/05/2024] Amande - Blob :
D'ailleurs, Rebecca et Xhejn sont passés hier
au Blob en dehors des créneaux de la commu'
pour venir me demander des fioles gratuites.
À cause de l'épidémie du virus Delta, Rebecca
a perdu son job - et tu connais leur
situation (つゝ, っゝ) - je me suis dit que
c'était pour ça qu'on avait mis en place ces
tarifs solidaires*

*[13:15, 09/05/2024] Amande - Blob :
ça à l'air chaud ce virus Delta, c'est
étrange qu'on en parle si peu en France pour
l'instant*

Effectivement, ce virus Delta a l'air super chaud. Plusieurs pays ont déjà fermé leurs frontières et renvoient chez eux tous les ressortissants étrangers qui sont accueillis, à leur retour, dans des centres de quarantaine gérés par l'armée. Le personnel médical est en tenue de cosmonaute. FAMAS à l'extérieur, blouse blanche à l'intérieur. Ce sont les deux visages de l'autorité sanitaire, une autorité comme les autres, une autorité d'apparence

vertueuse, mais une autorité avant tout. Elle est super flippante. Les horribles frontières politiques qui découpent le monde se déplacent de la géographie physique aux corps de ces rapatriés épidémiques. Comme le virus n'offre aucune prise à cette autorité, celle-ci veut contrôler nos corps qui lui offrent de larges prises et qui sont résumés pour elle à de potentiels véhicules de ce virus. Le corps de ces rapatriés, mais à travers leur corps, nos corps à tous sont comme devenus le terrain de lutte de l'autorité sanitaire. Une lutte qu'elle mène officiellement pour « nous » – le « nous » abstrait en tant qu'espèce/nation/groupe d'intérêt –, mais qu'elle mène concrètement contre « nous » – « nous » spécifique en tant qu'individus. Dans les médias publics une ségrégation entre le sain et le malsain, entre les corps probablement « sains » et les corps peut-être « malsains » est en train de se construire

de toutes pièces à grand renfort d'arguments xénophobes. Un contexte anxiogène s'installe petit à petit, les réflexes individualistes s'infiltrant partout et peu de voix s'élèvent pour construire une autodéfense sanitaire pensée par et pour le collectif. Le virus est flippant, mais le réflexe autoritaire qu'il déclenche l'est peut-être plus !

Là, c'est l'Italie qui commence à paniquer. L'Italie c'est vachement proche. La ville de Milan a même été mise en quarantaine. Milan s'emprisonne pour emprisonner le virus. C'est absurde. Ce monde est absurde et violent. Mer se dit qu'il faut qu'elle se capte avec Amande qui a de bons contacts dans la commu' de Rome : « est-ce que ça va pour les copaines italiennes ? »

Le dim. 20 mai. 2023 à 20:31, Rubi a écrit :

Mer ! Amande ! Ciao ! Come state ?

Comme vous avez pu voir dans les news c'est la MERDA ici en Italie et je pense que ça va le devenir aussi chez vous en France. Ce confinement c'est une catastrophe pour plein de copaines précaires, notamment toutes ceux qui comptaient sur le TDS pour manger. On active tous les réseaux de solidarité qu'on peut, préparez-vous de votre côté. C'est tellement flippant. Personne ne comprend rien, personne ne nous explique rien et les ambulances hurlent jours et nuit dans la ville. J'aimerais avoir de meilleures nouvelles. Au moins, pour l'instant, je ne connais personne de la commu' qui a chopé le Delta. On se tient au courant.

Baci ◦ : ° (◦) ω \ ◦) ° ◦

Rubi

Les nouvelles de toute l'Europe qui se confine de plus en plus certainement chacun chez soi sont à la fois effrayantes et de plus en plus intrigantes. Certes, corrélation n'est pas causalité, mais cette phrase écrite par Rubi la semaine dernière se répète de plus en plus : « personne de la commu' ne chope le Delta. » Puis finalement l'hypothèse d'immunité se précise : ce n'est pas la commu' *per se* qui semble épargnée, ce serait plutôt les consommatrices de B. Malheureusement les nouvelles d'hospitalisations d'ami.e.s finissent par inquiéter également les membres de la commu', mais de St Petersburg à Porto, toutes les personnes consommatrices de B sont comme immunisées.

Le monde est à l'arrêt, les angoisses des uns et des autres grandissent et autour d'un atelier de couture de masque du Blob est née une envie d'expérimenter ce soupçon autour de

la molécule B. Il y a notamment le groupe des contraceptés qui seraient chauds de tester de petites doses de B. Ce sont des mecs cis qui fréquente le labo de bio du Blob pour compter leurs spermatozoïdes rendus infertiles par les anneaux contraceptifs. Ils les fabriquent en mode DIY avec des moules imprimés en 3D. Des gros geekos et des bons alliés de la commu' au Blob. Dans ce tsunami d'incertitudes qu'a répandu le Delta sur son passage, tout îlot d'espoir est bon à prendre. C'est décidé, pour « fêter » les deux semaines de confinements (déjà !) ce soir Mer et Amande se retrouveront en douce avec les mecs des contraceptés et quelques copaines cis pour des injections de B. Ce seront des doses légères qui seront testées, après tout on n'est sûre de rien et les copaines ne sont pas vraiment dans des projets de transitions physiques.

Le lun. 10 juin. 2024 à 22:47, Rubi a écrit :

Regga' ! Siete grandississime ! Vi amooooooooo !

Cette histoire de la B contre le Delta, c'est de la bombe ! À Bergamo le Delta fait une telle boucherie que les copaines ont décidé qu'il n'y avait rien à perdre et en accord avec la grand-mère d'une telle et telle autre personne de la comu' qui sont en maisons de retraite il y a eu une tentative d'injection de B testée sur une vingtaine de personnes volontaires. C'était super beau comment les copaines de Bergamo ont accompagné ces personnes. Il y avait quarante personnes dans la boucle au départ et par visio, il leur a été expliqué votre hypothèse sur la B et aussi toute l'étendue de notre ignorance des relations entre la B et le Delta. Iels ont constituées des binômes pour mettre en

place des routines de soin comme on sait le faire entre nous.

Même si à la fin il n'y a qu'une moitié des personnes impliquées qui ont voulu tester votre hypothèse, les copaines nous ont rapporté à quel point ces pratiques d'écoute et d'entraide ont fait du bien à ces personnes plus enfermées que jamais dans ces maisons de mort.

Et je crois qu'on n'est pas les seuls à se poser des questions, notre nouveau fournisseur de B allemand aussi s'en pose, sinon pourquoi proposer la réu de demain soir !? C'est sûr qu'ils ont la même hypothèse que nous ! Les laboratoires mon cul du monde entier cherchent un vaccin miracle contre le Delta, mais peut-être que notre petite B qu'ils ont tant boudée est en fait la solution !? Ce serait un comble ! Looooool !

*Baci \ *(*) /*

Rubi

Le temps est splendide aujourd'hui, c'est agréable de se balader en ville. Dans le monde « d'avant », les rues auraient été remplies des préparatifs de la fête de la musique, mais dans le monde d'aujourd'hui Mer est comme aspirée par le vortex des fils de discussion infinis qui ne parviennent pas à remplacer les AG en personne. Depuis dix jours, la rumeur de l'efficacité de la B contre le Delta explose. Mais cette rumeur n'est pas la seule. Comment garder des incertitudes dans cette situation où tout le monde a tant besoin de certitude ? Passés les fantasmes vengeurs de Rubi, ceux de la victoire de la B contre la nouvelle menace mondiale, est-ce seulement souhaitable que les projecteurs du monde entier se tournent sur la B, ses réseaux parallèles de production et les pratiques de consommations de la communauté queer ? Est-ce souhaitable de sauvagement distribuer de la B dans les

EHPAD ? Jusqu'où l'urgence de la situation nous permet-elle de revenir sur nos principes éthiques ? Est-ce que ce n'est pas justement parce qu'il y a une urgence sanitaire traumatisante pour tout le monde, qu'il n'y a pas, justement, urgence à bien faire, à redoubler d'attention ?

Mer est désormais arrivée dans la salle d'attente du docteur Priscille Durrier. Il y a quelques années, c'était une interne du CHU en endocrinologie, une médecin comme les autres, sûre de son savoir, plus sensible aux protocoles qu'à l'état d'esprit de ses patient.e.s, mais parce que parfois les médecins ont des accidents de parcours, Priscille était devenue la référence médicale pour les parcours de transition de la commu'. Elle avait accepté le renversement des rôles, elle avait écouté l'expertise de ses patient.e.s vis-à-vis de leur traitement à base de B, elle avait trouvé une

place différente de d'habitude pour les accompagner dans ce domaine pour lesquels iels s'étaient toustes autoformé.e.s mais pour lesquels iels avaient besoin d'accompagnement médical, ne serait-ce que pour leur suivi des effets secondaires. Elle avait aussi beaucoup appris de ces patient.e.s et s'était notamment forgée une pratique féministe à leur côté, parfois en les accompagnant jusqu'en manif'. Il existait désormais un respect mutuel entre Priscille et le noyau dur de ces patient.e.s historiques, une reconnaissance mutuelle du terrain d'expertise de chacun.e.s. Se réapproprier les techniques de soin du corps et des savoirs médicaux qui y sont liés est une aventure pour laquelle un ou plusieurs guides sont nécessaires et si la B doit sortir des réseaux de la communauté queer, Mer sent qu'iels vont avoir besoin d'adjuvant, iels vont avoir besoin de Priscille

En sortant de son rendez-vous avec Priscille, Mer est toute chamboulée. Elle se rend compte désormais qu'elle était venue voir la médecin afin que celle-ci lui montre par la voix de la raison comment toutes ces rumeurs sur l'efficacité de la B contre le Delta n'étaient que fabulation. Et pourtant, c'est de l'inverse dont elles ont discuté toutes les deux. Aux observations cliniques que la commu' a pu faire par échange de nouvelles à travers l'Europe, correspondent visiblement d'autres types d'observations statistiques en Australie et même quelques données expérimentales. Un étudiant allemand a fait des expériences sur les rats porteurs du Delta en leur injectant un peu de sa B, les résultats sont enthousiasmants. Priscille et ces nouveaux collègues qui se sont mis en réseau de par la planète pour discuter de leurs observations sur la B face au Delta ont d'ailleurs quelques hypothèses tangibles du

mécanisme d'action de la molécule sur le virus. La rumeur prend doucement consistance.

Mer se retient d'y croire trop vite et trop fort et s'étonne encore de l'enthousiasme de Priscille face aux données bricolées par la commu'. Priscille les avait analysées comme une enfant découvrant un paquet cadeau, avait fini par les numériser et semblait sérieusement envisager de les partager avec son nouveau groupe de travail international. Peut-être que Mer et ses camarades devraient elleux aussi prendre au sérieux ces indices convergents et proposer à leur manière une protection à travers la B aux gens de leur entourage... voire aux gens de leur quartier ? Jusqu'où s'étend leur responsabilité ?

L'arrivage de février avait été suivi d'autres colis. Mer estimait qu'ils avaient une autonomie de stock de un an pour les besoins de la commu'. Mais les doses de B testées pour

prévenir du Delta étaient bien inférieures aux doses de transitions pratiquées par la commu'. Pour ce qui était du traitement préventif, Mer estimait que leur stock de B pouvait prendre en charge au moins tout le quartier, peut-être plus...

au BLOB
hackerspace

ATELIER AUTOSANTÉ

TOUT
L'ÉTÉ

NOUS NE SOMMES PAS DES MEDECINS
NOUS N'AVONS PAS DE SOLUTIONS MIRACLES
NOTRE DEMARCHE EST EXPERIMENTALE

lundi soir
de 19^h30
à 22^h

mercredi &
samedi après-m
de 13^h à 17^h

VIVE LA **B**

AUX CHIOTTES LE DELTA

plus d'info: blob.b-vs-delta.org
blob@b-vs-delta.org

VOUS ETES
TOUSTES LES
BIENVENUES

AMENER A'
GRIGNOTER

Les ateliers d'autosanté du Blob sont rapidement devenus surfréquentés. Pourtant les pratiques horizontales d'automédication de la commu' avaient d'abord créées une certaine tension. Le système médical place le patient dans une posture passive, qui à bien des égards nous convient. Ne pas s'intéresser à la matérialité de ce corps qui nous sert de véhicule pour notre voyage dans la vie, à son fonctionnement ou à ces dysfonctionnements, tout cela permet de ne pas faire face à la finitude de ce voyage. L'hermétisme du savoir médical est finalement souvent souhaité par nous-mêmes, les patients. Cette autorité toute puissante sur nos vies et nos corps est organisée par nous tous et le travail collectif pour la défaire peut effrayer.

Au Blob, cet été-là, il s'agissait de faire des choix pour soi-même sans l'aval d'aucun expert et seulement avec l'aide d'embryons de

données expérimentales et d'observations cliniques. Cependant, parce que la solitude du confinement, l'angoisse des mois passés et les deuils éventuels de chacun avaient changé la disposition de beaucoup, un nombre toujours croissant de personnes se rapprochait du Blob. L'autorité sanitaire avait confiné les corps pour tenter de piéger le virus. Comprendre le virus et négocier une voie pour vivre ensemble avec lui plutôt que de vivre chacun de son côté contre lui était devenu un chemin tangible. Un chemin contre les frontières ouvert par les ateliers du Blob.

La commu' diffusait ses pratiques de binôme de soin, qui faisait que personne ne se retrouvait seul.e pour faire ses choix. Il était toujours possible de poser ses questions et de confronter ses doutes par rapport à son cas particulier, à ses angoisses personnelles. Il y avait ceux qui s'était toujours considéré

comme des alliés de la communauté queer. Iels avaient vanté leur courage dans les parcours de transition et découvraient avec surprise, en se retrouvant à leur place, qu'il y a des médailles pour lesquelles on aimerait ne pas avoir à concourir. Il y avait ceux qui avait toujours été ostensiblement hostiles à la communauté queer et qui se résolvaient avec plus ou moins de résistances internes à rencontrer les humain.e.s qui l'incarnaient et leurs propositions d'organisation. Ces créneaux d'accueil au Blob étaient éprouvants pour la commu' et les mercredis après-midi devinrent des ateliers en mixité choisie sans personnes cis. Enfin, il y avait ceux qui décidaient *in fine* de ne pas s'engager dans la prise de B, mais qui trouvaient dans ce dispositif d'écoute un cadre pour reprendre prises sur les traumatismes des mois passés et dans lequel s'organisaient d'autres pratiques, non

médicamenteuses, pour apprendre à vivre avec le Delta.

Un groupe de travail était ainsi né en parallèle pour s'atteler aux pratiques de circulation de l'air. Amande qui avait d'abord trouvé l'initiative dispersive en était finalement devenue l'une des participantes les plus actives. Elle arguait que l'épidémie de Delta devait amener le même type de changement de paradigme que le grand *smog* de 1952 à Londres. Alors, un brouillard de quelques jours, dense en particules fines de combustibles polluants avait eu pour conséquence la mort de près de 12 000 personnes. Il avait été un électrochoc qui engagea une refonte de la gestion collective de l'air en ville. Le monde préparait son déconfinement, et Amande estimait que la « remise en route » du monde ne devrait pas se faire en reléguant aux marges de l'espace public

les personnes immunodéficientes ou aux problèmes respiratoires. Il fallait, selon elle, repenser la circulation de l'air dans nos intérieurs, collectifs et individuels. C'est à travers une réflexion sur les matériaux de construction dits modernes et les systèmes d'aération que les premiers liens avaient été établis avec les associations de mal-logement et de fil en aiguille, le Blob était également devenu un QG pour organiser les procès des collectifs d'habitants qui avaient engagé les grèves de loyers pendant le confinement.

Un nombre croissant de personnes se mettait au travail et faisait fonctionner non seulement une sorte de mini-clinique autogérée qui fournissait de la B à qui le désirait, mais également une forme de centre social de résistance. Un petit marché pirate s'était même greffé au créneau du samedi après-midi, il profitait essentiellement de la

récup faite en fin de matinée dans les marchés du reste de la ville. Priscille suivait avec attention tout ce qui se passait dans cette clinique du Blob et encourageait tout le monde à tenir des registres très précis de ses prises de B qui lui permettait de faire un suivi clinique précieux aux yeux de son groupe de travail international. Cependant, elle s'était montrée très frileuse de venir participer elle-même à cette clinique autogérée. Ce n'est qu'en septembre qu'elle se rendit officiellement à une rencontre du lundi soir. Elle vint présenter le lancement de l'essai thérapeutique français lancé par le laboratoire national BBW pour évaluer l'efficacité de la molécule B pour traiter le Delta. C'est avec les meilleures intentions du monde qu'elle venait présenter à tous ces consommateurs de B, queer et moins queer, un cadre médical dans lequel poursuivre les expérimentations déjà engagées au Blob depuis

l'été. Rien ne l'avait préparé aux violentes réactions que reçut sa présentation, en particulier de la part du noyau dur de ces patient.e.s historiques. Ceux-ci comprirent la présentation de Priscille comme une invitation à la désertion de cet espace hors du commun qui s'était construit tout l'été autour du Blob. Un espace unique parce que solidaire dans son organisation, collectif dans la construction d'un savoir horizontal et tentaculaire et expérimental pour une nouvelle manière de faire société, bien au-delà du Delta en lui-même. Du point de vue de Priscille les deux approches étaient au contraire complémentaires, elle avait elle-même pris l'annonce de cet essai comme un Graal décroché par la commu'.

Vivre avec le Delta plutôt que de vivre contre le Delta c'était sortir d'une approche coloniale de nos corps, d'une représentation de

l'épidémie comme d'une bataille qui construit ou déplace des frontières. Le virus n'était plus réduit à cette micro-matérialité intrinsèquement malsaine que les médias nous représentaient comme voyageant dans le substrat de la biologie de nos corps intrinsèquement sains. Nos corps avaient été replacés dans un espace concret et réinvestis de pratiques transformatrices, et de là, nos corps avaient été réempuissancés. Ils n'étaient plus résumés à de simples vaisseaux transportant potentiellement le virus, ils étaient redevenus des individualités politiques. Le Delta restait effrayant, mais vu depuis les ateliers du Blob, l'autorité sanitaire avait cessé d'être cette figure salvatrice, ce dernier rempart entre nous et le chaos. À travers cette épidémie, elle s'était révélée sous son visage le plus terrible et le plus nu : le visage d'une autorité comme les autres, cruelles, discriminantes et productrices de

frontières. Armée de papier, cette autorité n'est finalement pas moins dangereuse que les autres elle ne tarda pas à nous prendre pour cible !

Saint-Denis, 8 novembre 2024

*À l'intention de : **Blob Hackerspace***

*ANSM - Agence Nationale de Sécurité du
Médicament et des produits de santé*

93285 Saint-Denis CEDEX

*Objet : Mise en garde contre la distribution illégale
et non contrôlée de substance pharmacologique*

Mesdames, Messieurs,

*Par la présente lettre, l'Agence Nationale de
Sécurité du Médicament et des produits de santé
souhaite informer les organisateurs du commerce
illégal de molécule B qui utilise les locaux du Blob
Hackerspace que dans le cadre des essais
thérapeutiques en cours, l'activité déployée dans vos
locaux est passible de poursuite pénale et doit
immédiatement cesser.*

*Veillez agréer nos sincères salutations,
Président de l'ANSM*

L'autorité sanitaire, n'avait jamais été une solution face à l'épidémie, elle était un problème qui s'ajoutait à l'épidémie, voir qui profitait de l'épidémie pour élargir son domaine d'emprise ! Avec les premières grosses vagues de l'épidémie de Delta, la zone grise dans laquelle existait la B, la communauté queer et la clinique autogérée du Blob étaient devenues un terrain de bataille commercial juteux. La B s'institutionnalisait, mais les consommateurs queers de la B étaient absolument ignorés. Il n'y avait d'ailleurs plus de zone grise, les marges qu'ils s'étaient aménagées devenaient simplement illégales. D'ailleurs, le laboratoire allemand avait été fermé et celui que l'urgence avait fait naître à Bergamo en Italie, suite à la résistance qui s'était organisée dans les EHPAD, n'avait pas eu le temps de se développer avant sa mise à l'arrêt.

[13:12, 10/11/2024] Hugo - Contracepté
Blob :

Mer (´°ω°`) j'ai appris pour la mise en garde de l'ANSM. C'est super nul °.°°· (> д <) ·°°·° Je veux pas minimiser le danger que ça représente pour toutes vos transitions, au contraire, et je veux que tous ensemble on revendique et réinvestisse l'espace qu'on a créé autour de la clinique du Blob depuis cet été

j'ai une proposition, j'en ai déjà parlé à Amande

Quand l'ANSM a fait interdire la vente des anneaux contraceptifs de la marque Thorème en 2021, ça nous a tous fait peur, comme si cette tentative de faire sortir la contraception masculine de sa marginalité avait en fait sonné son arrêt de mort. Et en vrai, ça nous a fait du mal. MAIS ! MAIS ! tu sais bien comment on s'est organisé par la suite

Je veux que la clinique du Blob propose à chacun de venir autoproduire sa B, on ne vendra pas le produit, il y aura juste des échanges monétaires pour l'offre d'un service. Iels ne peuvent pas nous l'interdire. Nous ça fait 4 ans qu'on invite les mecs à venir fabriquer leurs propres anneaux. Et tu sais bien de quelle manière

ces fabrications sont devenues les clefs de voûte de la prise de conscience féministe des contraceptés

Des anneaux pour désarmer les machos, de la B pour désarmer les labos et leur monde de facho (ø~~ø)

Mer et Amande étaient épuisées de ces derniers mois au Blob et la décision de l'ANSM était un coup dur. Ce qui s'était passé autour de la clinique du Blob et de toutes les autres qui s'étaient montées avec plus ou moins de succès, c'était important. Ce n'était pas simplement injuste de balayer d'un revers de main ce qu'ils avaient construit pendant que l'autorité sanitaire tentait d'arrêter le temps en enfermant chacun chez soi pour se rattraper son retard et pour réfléchir. C'était un projet. Une lutte très concrète pour récupérer un espace momentanément investi par une utopie anti-autoritaire. Dans une tentative rageuse de limiter le verrouillage technologique à l'œuvre,

les ancien.ne.s des labos de Santa Concha et d'Allemagne s'allièrent pour mettre en libre accès tous les processus de fabrications de la B. Et d'une certaine manière, cela fonctionna.

Personne ne réussit jamais à mettre en œuvre des ateliers d'auto-fabrication de B qui effectuaient le process de A à Z, mais aucun labo ne put jamais déposer de brevet sur la molécule qui perdit d'une part un peu de son intérêt commercial et qui permit d'autre part à de nouveaux acteurs d'investir le marché. En lien avec les ateliers d'auto-fabrication de B qui avaient essayé de se monter ici et là, des boîtes de chimie de faible ampleur commercialisèrent des kits de B préparée qui contournaient la réglementation de l'ANSM. La clinique pirate du Blob avait repris du service dès 2025 avec un approvisionnement en B sécurisé. Et les pirates du Blob savait désormais qu'ils avaient les moyens de désarmer l'autorité sanitaire.

LA COMMUNAUTÉ TERRESTRE

Achille Mbembe (2023)

Extrait de la page 25 de *La communauté terrestre*, Éditions La Découverte (ISBN : 978-2-348-07238-3)

Sur un autre plan, l'utopie d'une croissance sans limites sur une planète de plus en plus petite a fait long feu. Étude après étude, les scientifiques montrent que si rien n'est fait, l'on se rapprochera inéluctablement des seuils mortels – blocage de l'échange thermique, déformation des protéines, destruction des cellules musculaires, défaut de circulation du sang. Ce ne sont pas seulement les mécanismes de refroidissement du corps humain qui seront en péril. C'est le corps de la Terre elle-même et ses organes vitaux qui défailiront en chaîne.

AUTAIRES

Le collectif Archipel, cette année, est composé des îlots suivants : fiona, hellekin, jean-baptiste, natacha, nemo et tous les spectres convoqués malgré auz en interludes.

Ce n'est qu'un début...

@phonia

Fiona Panziera se retrouve par hasard en poste d'ingénieur en Guinée Conakry au début de l'épidémie d'Ebola qui a ravagé le pays de 2014 à 2016. Marquée par cette expérience elle va questionner l'autorité sanitaire dans ses recherches universitaires de socio-anthropologie et de là construire une critique des sciences et des techniques dans la continuité du mouvement hackeuse. Théorie, enquête et fiction se mêlent dans ses productions radiophoniques ("qui sème le vivant récolte l'urticaire", "les mains dans la prise") et ses explorations littéraires (THX).

@how

« Objecteur de conscience », hellekin passa les deux ans de son service civil entre les trains pas chers pour passer les frontières

interdites et les couloirs hantés d'un château du XIX^e qui avait servi autrefois de *Kommandantur* durant la ~~Seconde~~ Deuxième Guerre Mondiale ; on y trouvait encore sur le sol carrelé derrière la cuisine, sur le chemin de la réserve de vin, des croix gammées. Anti-fasciste, anti-sioniste, anti-militariste, c'est pourtant dans l'alliance et la collaboration qu'al se définit.

@jean-baptiste

Entre activisme, recherche et art transdisciplinaire, je m'active à transformer les fictions spéculatives en outils de luttes anti-capitalistes et anti-autoritaires. Basé sur Bruxelles, je synergise dans différents collectifs, tel que Désorceler la finance, non-a, petites singularités, et ZonneKlopper.

@natacha

Depuis Paris (FR), j'ai fui les espaces où se complait le marché de l'art, j'ai tenté de poursuivre ce fil dans différents pays francophones du nord pour aussi me confronter aux universités jusqu'au Doctorat sans suite. C'est finalement avec les petites singularités que je trouve ma place, l'approche communautaire du logiciel libre me transporte vers la fiction et tout devient possible.

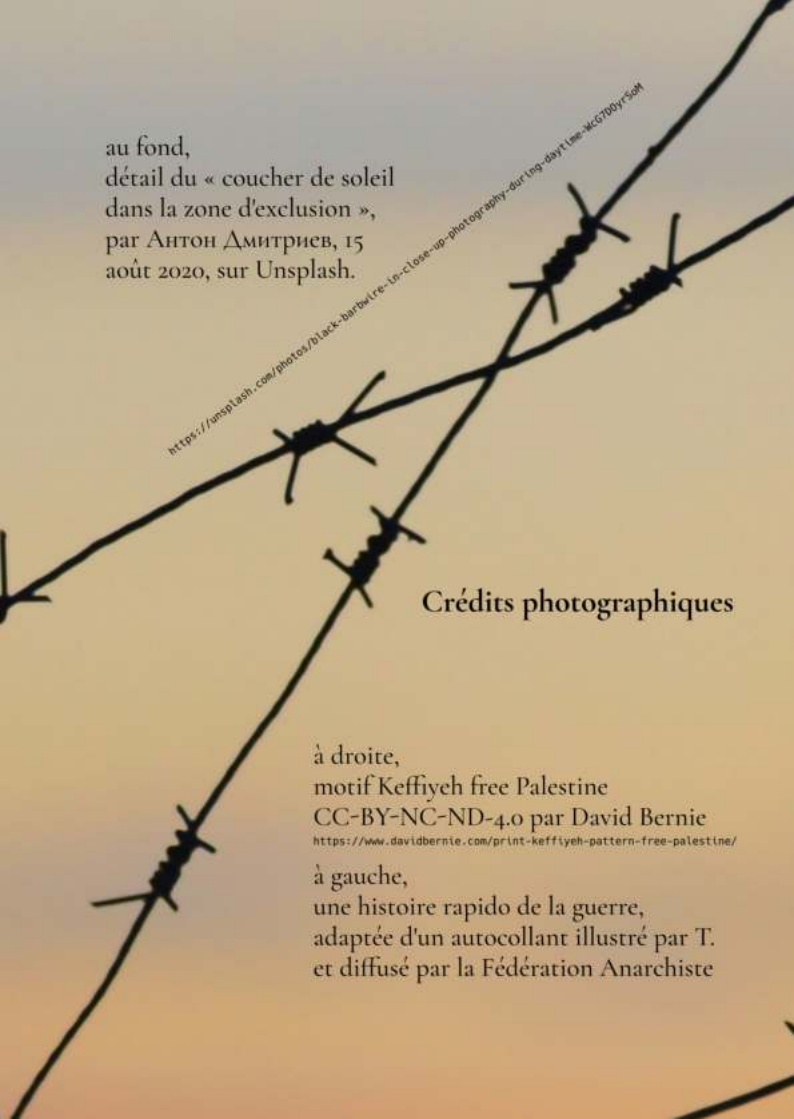
@wonder

Vous êtes-vous déjà retrouvé au milieu d'une rue ensoleillée ou face à une fenêtre donnant sur une nuit illuminée par la ville ? Simplement en admiration que tant d'humains puissent partager un lieu de vie. Moi très souvent, et plus les années passent, plus je veux comprendre les rouages permettant l'existence

de telle chose. Un élément après l'autre, du haut de ma chambre actuellement à Montréal et de mes études en sciences humaines, j'assemble les pièces d'un puzzle dans l'espoir de pouvoir le déconstruire un jour.

∴

Le collectif tient à remercier pour leur concours bienvenu la bibliothèque de la DIRA et notamment traçteur pour son accueil chaleureux et son intérêt soutenu, ainsi que l'Achoppe et notamment lotarie et ildikó, dont l'accompagnement généreux a enchanté nos moments forts.



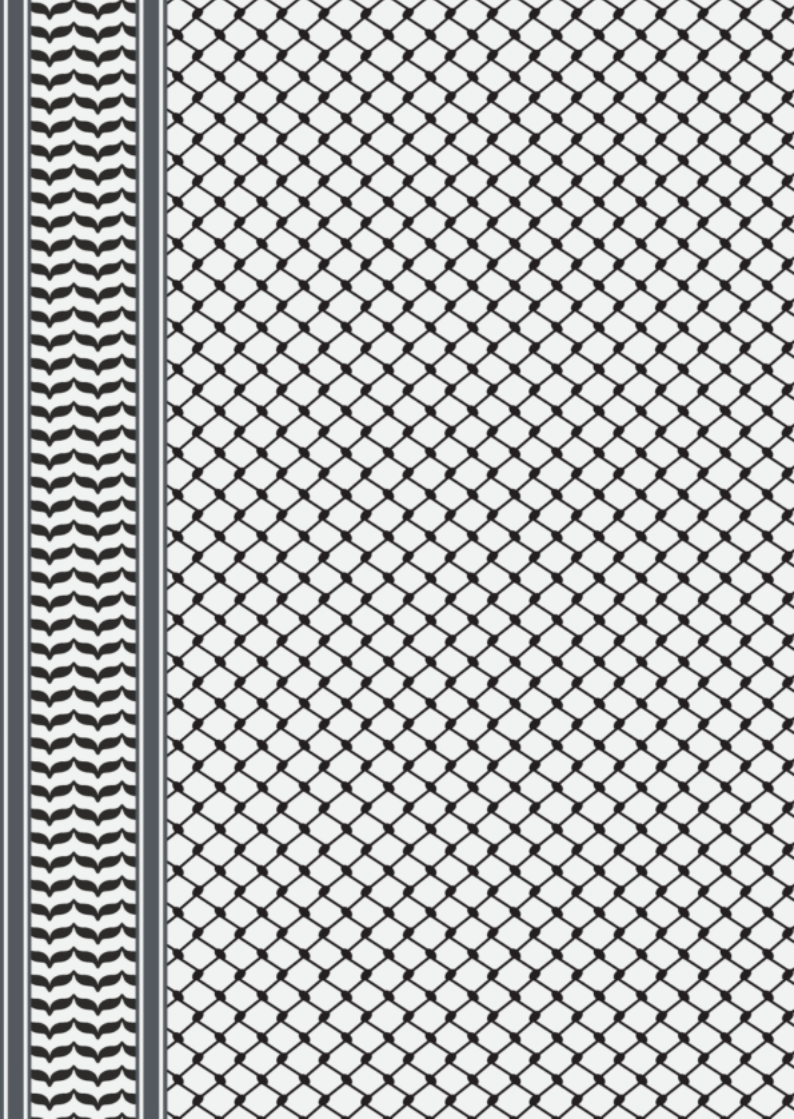
au fond,
détail du « coucher de soleil
dans la zone d'exclusion »,
par Антон Дмитриев, 15
août 2020, sur Unsplash.

<https://unsplash.com/photos/black-barbwire-lo-close-up-photography-dur-ing-daytime-4c6700y750t>

Crédits photographiques

à droite,
motif Keffiyeh free Palestine
CC-BY-NC-ND-4.0 par David Bernie
<https://www.davidbernie.com/print-keffiyeh-pattern-free-palestine/>

à gauche,
une histoire rapido de la guerre,
adaptée d'un autocollant illustré par T.
et diffusé par la Fédération Anarchiste





Achévé d'imprimer
en mai 2024
sur papier recyclé
« Cyclus Offset 80g » et « Igloo Silk 250g »

Par l'imprimerie ICN
Zone Industrielle des Saligues
98 rue Louis Rabier
64300 Orthez

05 59 69 77 80
icn@imprimerie-icn.fr